

FIGARO ILLUSTRÉ



J. Clairin

Ayuntamiento de Madrid

Lenthéric

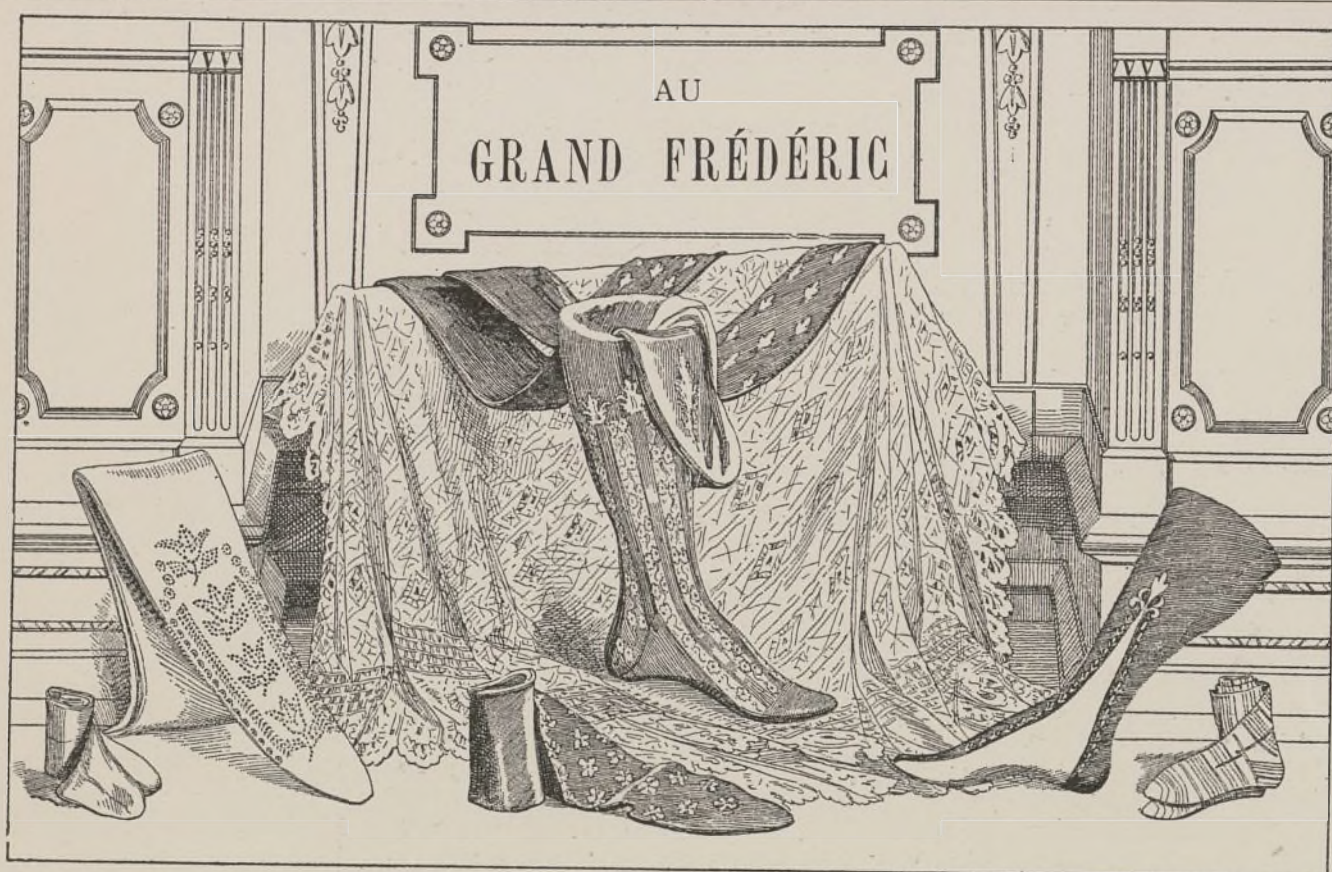
245, rue St-Honoré.



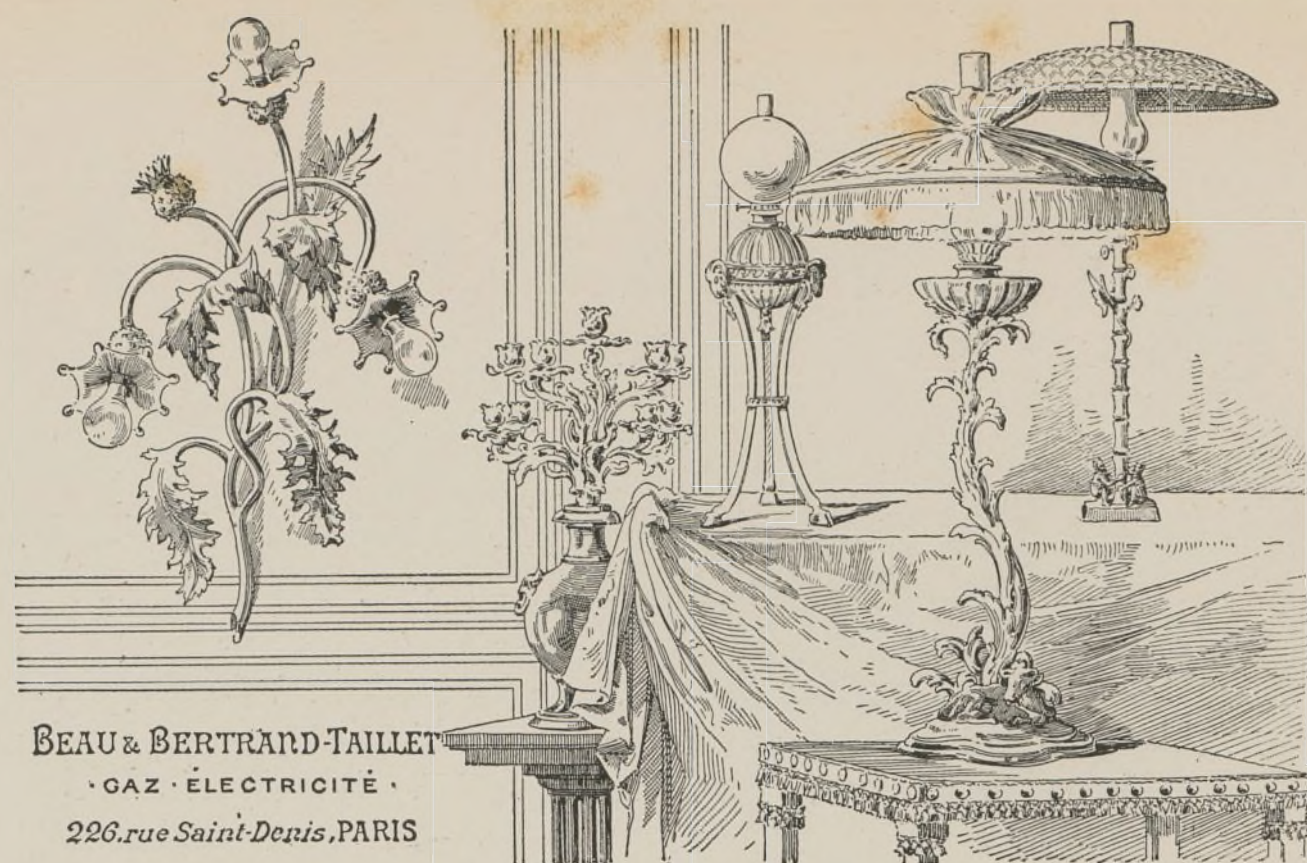
LA COIFFURE AUX WEVERS et ses accessoires.



Leoty



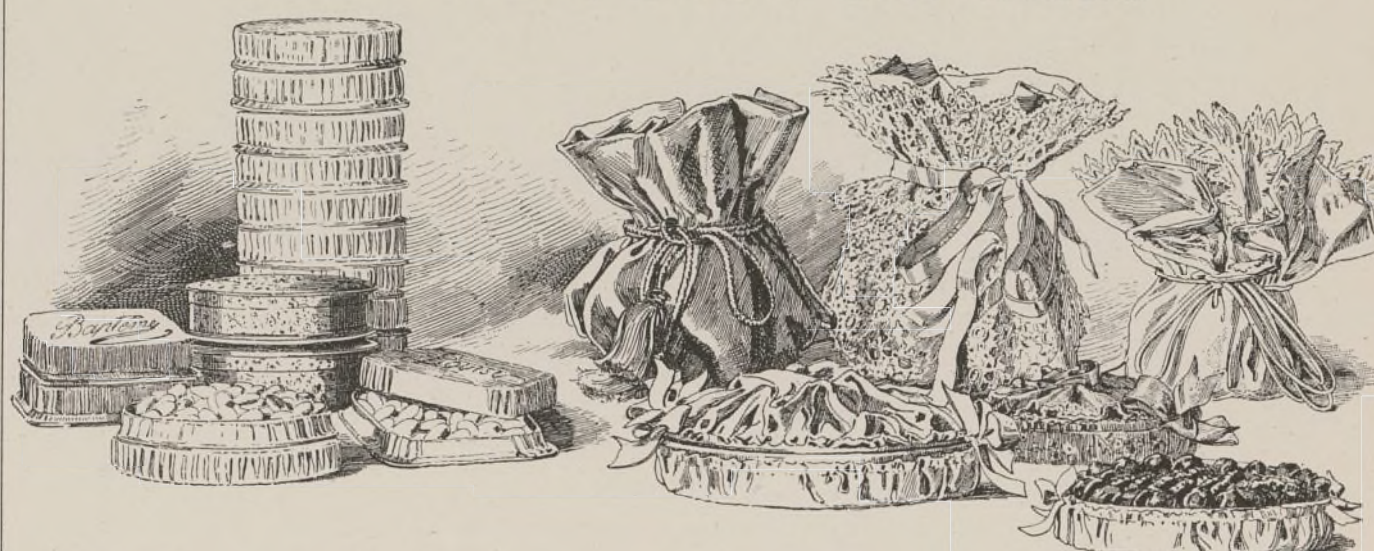
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES



Ce qui ne se fait plus :

LES DRAGÉES

Ce qui se fait :

LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN



Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



LA SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT
17, rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASSAGE COUFFROY - PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1891



LE THÉÂTRE DE MARIE-ANTOINETTE AU PETIT TRIANON

M. Delaunay récitant « A Trianon », poésie de M. Jules Claretie.

(Dessin de F. DE MYRBACH).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Polichinelle et l'Aubergiste, par J.-G. VIBERT.

La Fête du Patron, par VICTOR GILBERT.

Le Théâtre de Marie-Antoinette au Petit-Trianon, par T. G. Dessin de F. DE MYRBACH.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

La Vache noire dans la prairie, par VAN MARCKE.

La Mode, par CLAIRE DE CHANCENAY.

Les Livres, par R. M.

Edward Spell, par LYDIE PASCHKOFF. Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Acquittée! roman par FORTUNÉ DU BOISGOBEY (quatrième et dernière partie). Illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

Urbain l'Invincible, par PAUL FOUCHER. Reproduction de clichés de PAUL NADAR.

Le Crack, par PAUL DEVAUX. Illustrations de COURBOIN.

COUVERTURE : *L'Ouverture de la Pêche*, par G. CLAIRIN.

Le Mois Parisien

Les Salons de peinture. — Conseils aux gens épuisés. — Les professions libérales. — Tout le monde peintre! — Figaro-Salon. — Tout-Paris à l'huile. — Le maréchal de Moltke. — J.-J. Weiss. — Les chefs-d'œuvre de Van Marcke.

C'est une grosse affaire que les Salons de peinture. Que de mouvement ils créent dans une ville comme Paris! Ils remuent tout un monde d'idées, déplacent et passionnent les foules, activent le commerce, agissent sur le goût et sur la mode. Aussi ne faut-il pas se montrer pessimiste et se plaindre de la place que prennent les peintres dans les préoccupations publiques.

Comme la musique, la peinture est un art qui adoucit généralement les mœurs.

Les jolies personnes, sans voile et sans détours, qui nous font admirer dans nos toiles de maîtres leurs convexités et leurs concavités, donnent rarement lieu à des émeutes et leur agréable aspect n'est pas sans exercer quelque influence sur la repopulation de notre beau pays. Les gens épuisés ont le choix entre deux médications : contempler le sérail de Balthazar dans le tableau de Rochegrosse ou se faire inoculer avec de l'extrait de cochon d'Inde. Il est rare que la première de ces deux médications ne leur semble pas plus suave.

Néanmoins, on peut trouver que le nombre des peintres devient alarmant. Il n'est personne aujourd'hui qui ne veuille avoir une profession dite libérale.

Des concierges se disent sportsmen, musiciens ou journalistes.

Ils sont sportsmen dès qu'ils ont parié trois francs sur un cheval quelconque, musiciens dès qu'ils accompagnent leur fille jusqu'au Conservatoire, journalistes dès qu'ils ont envoyé à un canard quelconque le compte rendu d'un feu de cheminée ou une annonce pour demander une place de valet de chambre.

S'il leur arrive de marquer d'un doigt poussiéreux le coin d'une lettre destinée à un locataire, ils s'écrient immédiatement : « Et moi aussi, je suis peintre! »

Très fier, l'artiste improvisé couvre de taches, avec son balai trempé dans la boîte aux ordures, des draps de lit qu'il tend ensuite sur châssis et qu'il envoie au Salon sous divers titres : *Une Tempête aux îles Baléares*, *Portrait de mon Petit dernier*, *Un dessert sous Louis XIII*, etc.

Bien entendu, ces toiles sont refusées. Alors le concierge, furieux, passe à l'état d'incompris et se suicide en maudissant la société et en se gorgeant du vin fin des locataires. La voilà bien, l'injustice sociale!

Tout le monde est peintre, c'est certain; mais, afin que nul n'en ignore, il conviendrait de rendre un décret ainsi conçu :

ARTICLE PREMIER. — Dès le jour qui l'aura vu naître, tout Français est promu à la dignité de peintre.

ARTICLE 2. — Les peintres au-dessous de deux ans seront classés par écoles, par un jury de nourrices, d'après l'examen de leurs langes, examen qui permettra d'apprécier leurs plus ou moins de dispositions à marcher sur les traces de Rembrandt.

ARTICLE 3. — Pour stimuler ces dispositions, tous les biberons seront désormais baptisés *Biberon Paul Robert*, et auront la forme d'un tube dans lequel le lait figurera sous l'étiquette : *Blanc d'argent*.

ARTICLE 4. — Dans les écoles et autres établissements d'enseignement, les écoliers renverseront leurs encrriers sur leurs cahiers au début de chaque classe. Ils chercheront à tirer parti de ces taches et à les transformer en eaux-fortes qu'ils intituleront : *Le Soleil de minuit au pôle arctique* ou *La Traite des Nègres sur la côte de Zanzibar*.

ARTICLE 5. — Seront condamnés à mort et passés par les armes :
1° Les Français qui hésiteraient à déclarer que leurs peintures sont supérieures à la *Joconde*;

2° Ceux qui ne croiraient pas fermement mériter la médaille d'honneur au futur Salon.

Ce décret n'est qu'un projet. Nous le soumettrons modestement au ministre des Beaux-Arts, qui ne peut manquer de le compléter et de l'améliorer. L'armée, par exemple, serait munie de pinceaux imbibés des couleurs les plus vénéneuses et barbouillerait quiconque tenterait de violer le territoire national, qui serait délimité par des poteaux sur lesquels on lirait : *Prenez garde à la peinture*.

Ces grandes réformes ne sont pas, je le reconnais, sur le point d'être accomplies.

En attendant, nos groupes picturaux ont dépensé des sommes folles pour embellir le Palais de l'Industrie et le Champs de Mars.

Cinquante mille francs au moins ont été dépensés aux Champs-Élysées, cent vingt mille au Palais des Beaux-Arts, soit près de deux cent mille francs. C'est un joli denier.

M. Pretet, l'inspecteur des Beaux-Arts, chargé du placement des tableaux acceptés par le jury d'examen, a pu opérer dans des milieux favorables aux arrangements les plus flatteurs pour l'œil.

Aussi, les journées de vernissage ont-elles arraché aux multitudes, d'ailleurs écrasées et foulées aux pieds, des cris d'admiration.

Mon rôle n'est pas de parler ici des œuvres exposées. C'est l'affaire du *Figaro-Salon*, où Albert Wolff s'acquitte de cette tâche avec la maestria dont il est coutumier.

Le *Figaro-Salon* en est déjà à sa septième année d'existence et il a vu croître sans cesse son succès auprès des artistes et du public.

On a dit avec raison que MM. Boussod et Valadon apportaient à cette publication — comme à celle du *Figaro Illustré* — une sûreté de goût qui excite l'admiration des plus difficiles.

Les procédés de gravure de la maison Goupil ont d'ailleurs acquis, sous la direction de M. Manzi, une incomparable perfection.

Le *Figaro-Salon* a six fascicules, dont trois consacrés au Salon des Champs-Élysées et trois au Champs de Mars.

Ces six fascicules forment un album charmant, d'une haute valeur artistique et digne d'être feuilleté par des doigts de duchesse.

Les deux Salons de cette année abondent en portraits des notoriétés de la politique, de la diplomatie, de la littérature ou du théâtre.

Aux Champs-Élysées, on a admiré le mignon portrait de mademoiselle Brandès, par Chartran. Voici Marais dans son rôle de *Thermidor*, voici Paul Mounet, Jean Coquelin, Got, Delaunay, Dupont-Vernon, Fugère, mademoiselle Deschamps, mademoiselle Eames, mademoiselle Invernizzi, Sarah-Bernhardt, peinte par elle-même, et le buste d'Yvette Guilbert.

Voici le portrait de madame Carnot, celui de M. Constans, celui de M. Corbon, qui vient de mourir (il n'est pas mort de ça); ceux de MM. Jules Simon, Le Royer, Magen, sénateurs, Peytral, Déroulède, Windhorst, Patenôtre, du premier président Larombière, du baron de Morenheim, etc.

Au Champ de Mars, portraits de Coquelin père et fils, par Friant; de Gounod et de René Billote, par Carolus Duran; d'Alphonse Daudet et de sa fille, de Paul Verlaine et de Berton, par Carrière; de Coquelin cadet, par Muenier; deux portraits de Maurice Barrès, l'un par Blanche, l'autre par Rondel; Joséphin Peladan, le fameux Sar, par Desmoulins; Prevost, par Gervex; Henry Maret, par Lebayle; Tirard et l'amiral Krantz, par Roll; Spuller, par Zorn; Paul Ollendorf, par Weertz; le baron Franchetti, par Courtois; Ernest Renan, par Ary Renan, son fils; Arthur Meyer, par Rondel; monseigneur Foulon, archevêque de Lyon, par Duez, etc...

Et que de beaux ou curieux portraits de femmes : madame Gautheureau, par Courtois; madame Abel Hermant, madame Blanche, madame Reichemberg, par Blanche; madame Guillaume Dubufe, par Boldini; madame de Loqueyssie, par Paul Robert; mademoiselle Sanderson, par mademoiselle Lee Robbins; mademoiselle Yvette Guilbert, par M. Dinaumare, etc.

Dans la section de sculpture, le buste d'Albert Wolff, par Dalou; celui de Puvis de Chavannes, par Rodin; celui de M. Alphand, par madame Coutant; Coquelin cadet, par Bourdelle, et un groupe de médaillons de Théodore de Banville, Catulle Mendès, Rodolphe Darsens, Henri Ceard, Lucien Descaves, Paul Alexis, Jules Ancy, par Charpentier.

Ce n'est pas tout; mais on me pardonnera plus facilement d'en passer beaucoup que quelques-uns. D'ailleurs, il faut savoir se borner et ne pas confondre le *Botin* avec la littérature.

Le maréchal de Moltke vient de mourir à quatre-vingt-onze ans, au sortir d'une partie de whist. En apprenant sa mort, l'empereur Guillaume, qui se trouvait au château de la Wartburg, a télégraphié : « Je viens de perdre une armée! » Le vieux maréchal, stratège admirable, semblait en effet synthétiser l'armée allemande.

Il avait débuté dans la vie militaire au service du Danemarck. En 1822, il passa au service de la Prusse comme sous-lieutenant.

C'était un bureaucrate de génie, préparant les guerres futures du fond de son cabinet, ayant dans ses cartons les plans de campagne de l'avenir, ceux qui ont amené Sadowa, puis Sedan, et avec lesquels nous aurons peut-être à compter un jour.

Pendant des années on le crut poitrinaire, et cet aspect souffreteux de long dadais monté en graine lui fit manquer un mariage avec la fille du général de Bulow. Il épousa plus tard mademoiselle de Burt.

Ce grand massacreur d'armées avait les goûts les plus simples. Dans sa propriété de Kreisau, vêtu comme un vieux jardinier, il jouait parfois au croquet et aux quilles avec ses petits-neveux. C'est dans le

parc de cette propriété qu'on l'a enterré auprès de sa femme, qu'il avait aimée autant qu'il était capable d'aimer. On pourrait en effet appliquer à de Moltke ces vers que le poète appliquait à Napoléon :

Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;
Sans haine et sans amour tu vécus pour penser ;
Comme l'aigle, planant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour dominer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Autre disparu : Jean-Jacques Weiss, qui signait J.-J. Weiss. Il est mort au palais de Fontainebleau, dont il était bibliothécaire depuis le mois d'août 1885, c'est-à-dire depuis l'époque où, se sentant fatigué et souffrant, il avait cédé son feuilleton des *Débats* à Jules Lemaitre.

Ancien normalien de la bonne époque des Taine, des About et des Sarcey, J.-J. Weiss commença par végéter comme professeur en province. Fatigué de cette vie d'obscurité, il brisa ce cadre trop étroit pour sa haute intelligence, débuta au *Journal des Débats*, passa au *Courrier Français* où il fit campagne avec Prévost-Paradol, puis au *Journal de Paris* avec Edouard Hervé.

Libéral, il fut un de ceux qui donnèrent à Napoléon III l'idée tardive de fonder « l'Empire libéral ».

D'abord très ardent monarchiste au début du régime républicain, il se rallia peu à peu au gouvernement légal, fit la guerre au régime du 16 mai, défendit Gambetta et accepta de lui un siège au conseil d'Etat.

Révoqué en 1879, il rentra dans le journalisme, y retrouva ses succès passés, mais le quitta, comme je l'ai dit, pour cause de santé.

Il est mort tranquillement dans sa sinécure de Fontainebleau où, de temps en temps, un reporter lui rappelait sa notoriété d'autrefois en allant lui extirper une interview.

Une vente intéressante a eu lieu ce mois-ci à l'Hôtel Drouot : celle du peintre Émile Van Marcke, un des meilleurs élèves de Troyon, et dont les toiles ne sont pas loin d'acquiescer des prix fabuleux.

Il débuta au Salon de 1857 par un tableau à propos duquel on ne pourrait pas l'accuser d'idéalisme : *L'arrosage au purin, prairies normandes*. Il avait alors trente ans et il était déjà en pleine possession de son talent. Son envoi ne fut pas récompensé, mais il fut très remarqué.

Depuis, Émile Van Marcke a exposé à peu près tous les ans. Il excellait à peindre les animaux de ferme dans le milieu où ils vivent. On croit respirer, devant ses œuvres, la fraîche senteur de la terre et de l'herbe épaisse.

Qu'il peigne les étangs des Landes ou les abreuvoirs bretons, les pâturages au bord de la mer ou les pâturages sous bois, les herbages où les vaches luisantes semblent rêver ou les troupeaux de moutons dispersés dans les vastes prés, il fait preuve d'un sentiment profond de la vie. Rien de plus séduisant que les magnifiques esquisses exposées en ce moment, dans leur succursale du boulevard Montmartre, chez les éditeurs du *Figaro illustré*, qui s'en sont rendus acquéreurs. Il y a là des chefs-d'œuvre que les musées de l'Europe se disputent.

Nous donnons, plus haut, le fac-simile d'une de ces toiles, qui valent celles de Troyon. L'élève a égalé le Maître sans le copier ; car son vrai Maître fut la nature, et il a mis dans ses peintures des qualités très personnelles une originalité des plus rares.

LA GRAND-VILLE.

LE

Théâtre de Marie-Antoinette AU PETIT TRIANON

Notre collaborateur et ami Philippe Gille donnait, il y a quinze jours, dans le *Figaro*, le programme des élégances et des curiosités de la fête de Trianon ; il racontait comment, pour assurer le succès de la souscription au monument du sculpteur Houdon, le Comité directeur avait imaginé d'exhumer pour quelques heures, de sa poussière et de son obscurité, la charmante salle que Marie-Antoinette s'était fait construire au Petit-Trianon, pour satisfaire à son goût du théâtre.

Les chroniques de ces jours derniers ont décrit par le menu cette représentation unique, si suggestive par tous les souvenirs et tous les attendrissements qu'elle évoque. Nous n'avons pas à y revenir. Mais nos lecteurs nous sauront gré de compléter ces récits, par une reproduction due au crayon d'un artiste aimé, de cette délicate et ravissante bonbonnière : personne, pour ainsi dire, ne la connaissait avant cette

représentation et le nombre si restreint des élus qui y ont assisté, laisse à notre reproduction toute la saveur de l'inédit.

La salle est restée, à bien peu de chose près, telle qu'elle était en 1785, époque où eut lieu la dernière représentation sur le Théâtre de la Reine. Les décors dans lesquels a joué Marie-Antoinette se trouvent encore plantés sur la scène, portant, inscrite au dos, de la main des machinistes de l'époque, l'indication des pièces auxquelles ils sont destinés, indications émaillées de fautes d'orthographe tout à fait documentaires.

La décoration de la salle n'est point cependant, aujourd'hui, ce qu'elle était il y a cent ans, ainsi qu'en témoigne la description suivante

que j'emprunte au livre de M. P. de Nolhac : *Marie-Antoinette* :

« Quelle jolie salle que celle de Marie-Antoinette, en son éclat neuf et pimpant comme une toilette de bal du XVIII^e siècle ! Elle est bleu et or. Les fonds sont tendus de moire bleue et un velours de même couleur revêt les sièges, les appuis des loges et des galeries. Les balustrades du grand balcon et les boiseries de l'orchestre sont peints en brèche violette, et l'ébrasement de la scène en marbre blanc veiné. Tout le reste, moulures, figures et ornements en saillie, apporte les tons joyeux de l'or jaune ou de l'or vert. On a multiplié les sculptures ; elles ne sont qu'en pâte de carton, mais la vulgarité de la matière n'enlève rien à l'élégance de l'exécution. »

Comme on le voit, des tentures rouges ont remplacé le bleu : c'est sous le règne de Louis-Philippe qu'a été opérée

cette substitution. Mais il eût été trop coûteux de rendre à la salle sa gracieuse toilette d'autrefois. Telle qu'elle est cependant, aujourd'hui, et avec le mouvement, la lumière, les toilettes, la salle donne très suffisamment l'illusion de l'époque disparue, et, en fermant à demi les yeux, on peut y voir revivre toutes les grâces du XVIII^e siècle.

T. G.

La Mode

Si l'on considère la date du calendrier, il est peut-être un peu tard pour parler des toilettes de printemps. Mais, comme jusqu'à présent, le printemps ne s'est que fort peu manifesté, et qu'il a été à peu près impossible de quitter les costumes de demi-saison, sinon d'hiver, nous pouvons encore donner à celles qui ont attendu le retour du soleil des indications utiles.

D'abord, quelques mots sur les tissus. Ils sont de deux sortes : la laine et la soie. Comme laine, nous avons les crépons qui se font côtelés, plissés ou gaufrés. Les nuances en sont toujours douces : mais, liège, sauge, lavande, houblon, mauve, beige et gris. Ces nuances se font tantôt unies, tantôt rayées ou côtelées sur fond blanc.

Comme soie, nous avons le foulard. La nuance qui domine est le bleu avec des fleurettes de diverses couleurs, mais surtout bleu plus clair ou blanc. Une grande nouveauté, c'est le satin foulard, plus brillant que le foulard ordinaire.

Inutile de dire que, pour la grande toilette, la faille et la peau de soie gardent toujours leur supériorité.

Comme forme, les robes se font plus plates que jamais. On a même renoncé aux gros plis qui étaient en usage l'hiver dernier. La jupe se fait maintenant de biais, toute plate autour des hanches, avec la queue formée de petits plis peu profonds mis les uns dans les autres.

Comme corsage, le corsage jaquette à revers de soie. Manches très épaulées, bouffant du haut et retombant sur un haut poignet mitaine.

Enfin la jaquette reste, malgré toutes les innovations, le vêtement de dessus préféré. On porte bien encore le manteau à col Médicis, mais l'abus qu'en a fait la confection lui a beaucoup nui. Il faut qu'il soit tout à fait distingué et d'une coupe savante pour être véritablement habillé.

Par les quelques toilettes que je vais vous décrire, vous pourrez du reste juger et faire votre choix.

Voici d'abord une robe en crépon côte de cheval, couleur tabac : jupe longue à petite traine, taillée en biais ; corsage-veste s'arrêtant sur un gilet de soie havane décollé en rond ; le haut du gilet garni d'une guipure de Venise découpée en dents, les revers bardés de guipure bise.

Costume de drap ivoire : jupe piquée, jaquette croisée avec grands revers faille. Gros boutons de nacre gris.



LA VACHE NOIRE DANS LA PRAIRIE (effet d'orage) PAR VAN MARCKE.



Modèles de Montailly.

Costume homespan, en laine d'Ecosse beige : jupe en biais à traine, corsage croisé, basque rapportée dentelée à l'écosse, ornée de ganse loutre et or.

Robe en vigogne rosée marbrée de noir, corsage rentrant sous la jupe, bordé autour de la taille d'un petit cache-point de jais avec rosaces de jais. L'ouverture du corsage est encadrée par deux revers de faille rose sous lesquels est un plastron de guipure disposé à plat et formant guimpe.

Robe de satin Nil, avec bordure de plumes Nil au bas de la jupe. Casaque en broché Louis XIV. Basque de dentelle vrai Alençon. Bord de plumes Nil au col.

Pour les jaquettes, nous reproduisons tout d'abord ici, deux ravissants modèles, dus à l'obligeance de MONTAILLÉ.

En voici d'autres :

Une très simple ; elle est en drap couleur ivoire avec grands revers double pique et gros boutons de nacre ;

Une autre, en drap bleu marine, doublée de chamois et or pouvant se fermer et s'ouvrir à volonté ;

Une troisième, croisée, ajustée, en drap gris fer. Grands revers paille à l'incroyable. Ganse argent et gris tout autour ;

Très riche jaquette en bengaline ornée d'application de jais, grand volant de dentelle formant basque ; manches en guipure perlée.

Une très jolie originalité. La casaque Louis XIV en Ottoman blanc brodé or et soie.

Je n'ai point de conseil à vous donner sur les chapeaux. Je me contenterai, comme pour les robes et les jaquettes, de vous exposer quelques modèles. Voici les plus jolis que j'ai vu ces jours-ci :

Une ravissante petite capote dentelée en paille Suède, rehaussée de velours avec pouf de plumes noires ;

Un tout petit chapeau à bords plats avec deux ailes diaprées émergeant des roses ;

Une mignonne petite capote en paille fine, d'un vert tendre, le fond recouvert de perles noires enfilées formant résille. Deux petites ailes mercure vert tendre sont posées sur le devant. On dirait un petit oiseau prêt à s'envoler ;

Un grand chapeau rond en paille mordorée, avec bord en paille d'Italie, passe se repliant sous un cache-peigne de plumes noires formant panache sur le fond. Nœud de ruban mais attachant la brisure des bords.

Echarpe de dentelle noire drapée sur la passe, resserrée au milieu du devant par un nœud de rubans ;

Enfin, grand chapeau de paille d'Italie avec grande plume soufre rejetée en arrière et retenue sur le devant par un simple nœud de ruban mais dans lequel sont piquées deux petites aigrettes soufre.

Il me resterait encore beaucoup à dire ; mais c'est assez pour un premier courrier. Dans le prochain, je pourrai vous fixer tout à fait sur la mode adoptée. Je ne puis, en terminant, que vous recommander une nouveauté délicieuse : l'éventail fleurs, le dernier cri de cette saison printanière.

CLAIRE DE CHANCENAY.



Modèles de Montaillé.

Les Livres

Les livres continuent à paraître ! Les uns ont des couvertures jaunes, les autres les ont bleues, ou rouges, ou blanches. Il y en a de bons ; mais il y en a de médiocres aussi. Il y en a de vertueux, mais il y en a également de risqués, c'est même la majorité.

Au hasard, je cite ceux qui méritent une citation, en prenant soin — bien entendu — de crier : « Gare », à l'occasion.

Passionnette est un délicieux roman de Gyp, qui, décidément, se lance avec succès d'ailleurs, dans les compositions de longue haleine. Je ne vous analyserai point *Passionnette*, dont le titre révèle suffisamment le fonds et l'esprit. Ce livre, d'une émotion douce et d'une gaieté charmante, sera savouré par les jeunes femmes.

Pierre Decourcelle, qui a entrepris de peindre les « Tempêtes du cœur », continue la série par un nouvel ouvrage intitulé : *le Crime d'une Sainte*. C'est un roman très dramatique, d'une allure vive et d'un intérêt admirablement soutenu. L'intrigue, d'ailleurs, est des plus ingénieuses et je prédis deux cents représentations à la pièce que Pierre Decourcelle ne manquera pas de tirer de son livre, pour l'Ambigu ou la Porte-Saint-Martin.

Une étude très fouillée du monde forain, qui paraît dans la bibliothèque Charpentier, sous la signature d'Oscar Méténier, a pour titre *Zézette*. C'est une histoire de dompteurs, horriblement émouvante, puisque quatre personnes, ni plus ni moins, sont successivement mangées par les lions. La vie curieuse des forains est prise sur le vif et décrite avec autant de talent que d'intérêt. Le personnage de Zézette, la petite dompteuse, est délicieusement tracé et le roman, bien que se passant dans un monde baroque, est moral, puisque la vertu en sort triomphante.

Nul lettré n'ignore qu'Émile Bergerat fait du théâtre et que ce théâtre est en vers. Personne, en conséquence, ne sera étonné d'apprendre que notre collaborateur vient de faire paraître un volume intitulé *Théâtre en vers*.

Ce volume contient trois pièces : *Enguerrande*, un poème dramatique d'une troublante étrangeté ; *La Nuit Bergamasque*, charmante recherche du vers comique aux rythmes éblouissants et le *Capitaine Fracasse*, une comédie héroïque tirée du célèbre roman de Théophile Gautier et encadrée dans des rimes exquises.

Deux livres me parviennent trop tard, pour que je puisse les lire et en dire beaucoup de bien. Ce sont *Pévil*, d'Henry Gréville et *Plus fort que la Haine*, par Léon de Tinseau. Chacun de ces deux écrivains mérite également qu'on s'arrête à leur nom. J'y reviendrai, mais d'avance, je suis convaincu qu'on prendra le plus vif plaisir à les lire.

Un livre fort curieux encore, mais dont je ne puis véritablement recommander la lecture à nos lecteurs, est un roman de M. Henri Nizet, publié par la librairie Tresse et Stock. *Suggestion...* (avec trois points) est une étude d'hypnotisme passionnel. L'auteur, s'appuyant sur des observations médicales, indique la part de la suggestion et de l'antisuggestion dans l'amour et la psychose criminelle. C'est somme toute une excursion dans le domaine du merveilleux qui confine à la science. Le roman est tout ce qu'il y a de plus original, mais malheureusement le nombre des personnes qui peuvent le lire est restreint.

Puisque nous sommes dans la littérature médicale, citons encore, malgré son titre quelque peu rébarbatif, le livre intitulé : *Du paludisme et de son hémotozoaire*, par le docteur Laveran ; C.-G. Masson, éditeur. Les travaux du docteur Laveran lui ont valu d'être couronné par l'Académie des Sciences : ils ont défini, avec la plus rigoureuse exactitude, les causes de la fièvre intermittente et de l'affection paludéenne, la plus ancienne, la plus étendue, la plus grave de toutes celles qui ont effrayé l'humanité. A côté de l'examen scientifique de la question, l'auteur a consacré un chapitre entier au traitement de cette redoutable maladie.

Et enfin, un volume de biographies, édité avec un grand luxe typographique, *Nos grands Médecins d'aujourd'hui*, par Horace Bianchon, avec préface du docteur Maurice de Fleury. Les soixante-huit biographies figurant dans cet in-octavo, accompagnées de portraits par F. Desmoulin et Profit, ont paru dans le Supplément littéraire du *Figaro*.

R. M.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Billets d'Aller et Retour de Famille

POUR LES STATIONS THERMALES DE

Chamblat-Neris (NERIS), ÉVAUX, Moulins (BOURBON-L'ARCHAMBAULT), Laqueuille (la BOURBOULE et le MONT-DORE), ROYAT

Reduction de 50 0/0 pour chaque membre de la famille en plus du troisième

Il est délivré, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares du réseau d'Orléans, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des Billets d'Aller et Retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classe pour les stations ci-dessus indiquées.

Les Billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du Public ; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'Aller et au Retour.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces Billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

La durée de validité des Billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de 30 jours.

Cette durée peut être prorogée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la période précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de 10 0/0 du prix total du Billet.

La prolongation ne peut être demandée que pour les Billets non périmés.

AVIS. — Les voyageurs obtiennent, sur leur demande, soit à la gare de départ, soit au Bureau du Correspondant de la Compagnie, à LAQUEUILLE, des Billets d'Aller et Retour réduits de 25 0/0 pour LE MONT-DORE et LA BOURBOULE.

Les demandes de Billets doivent être faites, quatre jours au moins avant celui de départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Nouveaux services rapides entre PARIS et LYON

En 1^{re} et 2^e classe.

Trajet rapide en 8 heures 3/4 à l'aller et 8 heures 1/2 au retour.

Le 1^{er} juin 1891, la Compagnie P.-L.-M. inaugurera un nouveau service quotidien supplémentaire de deux trains express, le premier de Paris à Lyon desservant Laroche, Dijon, Mâcon ; le second, celui du retour, en provenance de Cette, desservira Tarascon, Avignon, Valence, Lyon, Mâcon, Dijon et Laroche.

Le train partant de Paris aura des correspondances directes, savoir : à Dijon pour Besançon et à Mâcon pour Modane et l'Italie.

Le train de retour, en provenance de Cette, recevra à Cette les correspondances du réseau du Midi et d'Espagne, et à Dijon les correspondances de Belfort et de Besançon.

Départ de Paris : 1 h. 45 soir ; arrivée à Lyon : 10 h. 29 soir.

Départs de Cette : 3 h. 15 matin ; de Lyon : 9 h. 30 matin ; arrivée à Paris : 5 h. 55 soir.

Ces trains prendront des voyageurs de 1^{re} et 2^e classe ; toutefois ils ne prendront en 2^e classe que les voyageurs ayant à effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres.

Il est prévu un arrêt de 25 minutes à Dijon, à l'aller et au retour, pour le repas des voyageurs.

La couverture en couleurs du FIGARO ILLUSTRÉ est projetée à la lumière oxydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le FIGARO ILLUSTRÉ sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

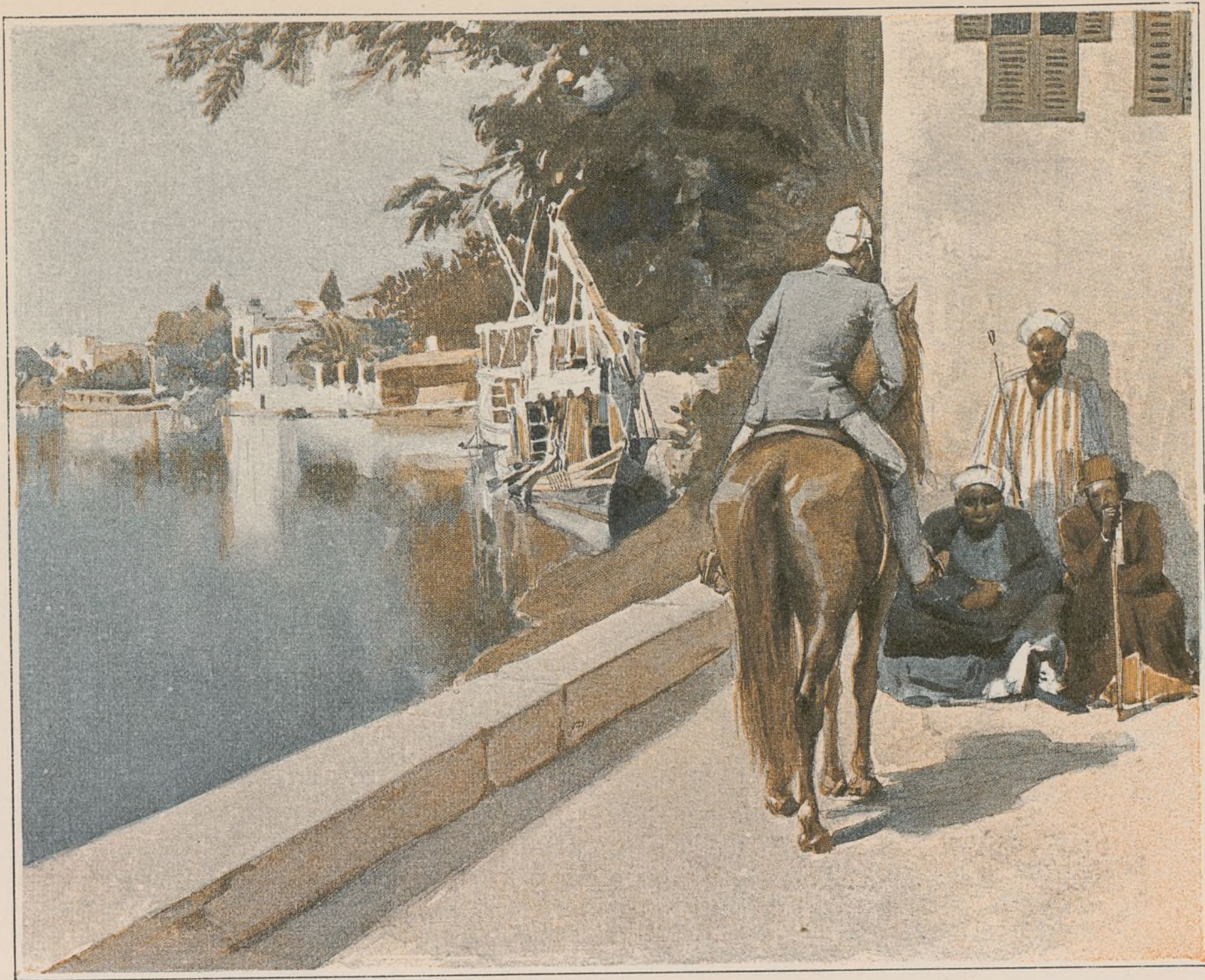
Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

POLICHINELLE ET L'AUBERGISTE

Ayuntamiento de Madrid



EDWARD SPELL

PAR LYDIE PASCHKOFF



EDWARD SPELL est un garçon bien pris, très élégant, fleurant bon, à la figure fraîche et ronde, aux manières distinguées bien qu'un peu brusques parfois.

Dès le jour de son arrivée, ce grand jeune homme au regard fier d'acier bleu, au geste énergique, au front grave et rêveur, a fait sensation parmi les habitués de l'hôtel Khédivial, à Alexandrie, rendez-vous des touristes et des voyageurs qui viennent poser un instant dans la cité d'Alexandre-le-Grand, avant de reprendre le vol vers les plus lointaines contrées.

Bien qu'il ne paraisse pas posséder ce qu'on appelle une grande fortune, c'est avec aisance qu'Edward Spell évolue parmi les Pachas, les Beys, les banquiers égyptiens, les financiers grecs, les avocats italiens, les touristes de tous pays qui, de sept heures à minuit, affluent d'ordinaire au restaurant très à la mode de cet hôtel cosmopolite. Les femmes surtout ont pour Edward un œil tout bienveillant.

Elégantes amies des banquiers, couvertes de diamants et de dentelles, femmes coquettes des fonctionnaires européens, raides anglaises, toutes, et même les hanums circassiennes des harems, ont un regard et un sourire pour ce jeune homme attirant et mystérieusement sympathique, qui passe tantôt en calèche, tantôt à cheval par la rue Mehmet-Aali pour se promener sur les bords du canal Mahmoudieh. Lui, aucunement grisé par un succès qu'il ne cherche point, se contente de saluer ou de répondre à chacun un mot juste, sans découvrir jamais un coin de vie intime, planant de haut, comme d'un nuage, sur cette société bigarrée.

La volonté immense reflétée sur son visage, l'éclair qui passe un instant dans ses yeux, peuvent déceler en lui tantôt l'officier qui commande, tantôt l'artiste épris qui rêve, mais quelque chose encore est enfoncé en son âme, que le jeune homme ne dit pas.

Si Edward Spell, par cet abord froid et ce masque impassible, pense désarmer la curiosité de ses voisines de l'hôtel khédivial, il se trompe de beaucoup. Chaque jour devient plus vif le désir de percer ce qu'on croit être un incognito.

Cependant la femme d'un fonctionnaire européen, habitant le même étage, a poussé l'indiscrétion jusqu'à profiter de ce que le *barbarin* (domestique arabe) a laissé entr'ouverte la porte d'Edward Spell pour jeter un coup d'œil dans son intérieur. Elle a vu une grande malle aux plaques métalliques ciselées, des sacs-nécessaires confortables, un très riche appareil photographique instantané, des boîtes à couleurs, un chevalet, et dans un grand cadre-placard de velours, rangées par lignées et de grandeurs différentes, une trentaine de portraits photographiés, peints à l'huile ou à l'aquarelle.

Chose étrange, ces portraits représentent tous la même femme, en différentes poses gracieuses, mais toujours vêtue de la longue robe à larges manches des orientales ou enveloppée d'un grand manteau (*férédjeh*), la tête voilée, avec de grands yeux de gazelle, charmants, doux et fiers.

C'est elle qui apparaît à la fenêtre d'un coupé arrêté près d'une mosquée, à Constantinople; c'est elle qui se promène en *caïck* sous un parasol rose, puis dans un jardin de la côte d'Asie, marchant accompagnée de deux suivantes; c'est elle encore, cette jeune femme contemplant d'un œil mouillé un *turbé* (tombeau) à Scutari, ou suivant d'un regard mélancolique les rives des Dardanelles, appuyée au bastingage d'un bateau à vapeur.

Elle, toujours et partout : sur une *dahabieh* à voile haute triangulaire, ou montant un superbe âne arabe fringant et tout blanc, ou encore assise à l'ombre bleue des palmiers du désert avec, au loin, les Pyramides. C'est toujours la même orientale gracieuse et imposante, dont on remarque sur les chevalets des profils pris à la hâte et quelques ébauches imparfaites.

L'indiscrète voisine a été stupéfiée et le lendemain tout l'hôtel connaît le résultat de son étrange équipée. C'est à qui corrompra le *barbarin* Aali qui sert Edward Spell pour contempler un instant les portraits de la mystérieuse inconnue.

Alors que tout homme eût désespéré de découvrir le nom de la femme si secrètement aimée par Edward, une dame a l'idée de mettre en présence des portraits une arabe du nom de Essaed-Om (la mère d'Essaed), qui a l'entrée des harems où elle vend des étoffes et des bijoux.

« Cette dame est Emyneh Hanum, fille d'Osman Saïd Pacha, veuve de Chérif Aali Bey, s'est écriée aussitôt la marchande, ajoutant qu'elle était depuis peu revenue de Constantinople, où elle avait passé l'été au palais de sa tante, la princesse Fitné Hanum.

— Je me souviens, fait une des curieuses, avoir lu cela dans le *Phare d'Alexandrie*. Elle est arrivée par le bateau russe.

— Le bateau d'où débarqua Edward Spell, fait une autre.

— Mesdames, nous y sommes, il est amoureux de la princesse Emyneh !

— Il serait curieux d'en porter la nouvelle à la princesse.

— C'est cela, allons-y vendredi, dimanche des musulmans, le rendez-vous sera à son palais du Moharembey. »

Et là-dessus, les jeunes étourdis s'envolent, laissant seuls dans la chambre d'Edward Spell les portraits de la princesse qui semblent avoir pris un air indigné de l'audace grande.

Edward Spell remarque bien autour de lui une recrudescence de curiosité, mais il en ignore la cause. Rentrant au soir dans sa chambre, il a humé dans l'air un parfum de chypre qui l'a intrigué un moment. Mais plus que jamais il est préoccupé.

Dès le matin, il va s'enfermer dans une sorte de grange éloignée de la ville, ou bien il rend visite aux autorités ; le soir venu, il sort régulièrement, monté sur un bel arabe que lui a vendu un Syrien de Beyrouth, et, passant la porte Rossetti, suit le canal en longeant les palais jusqu'au quartier de Moharembey où se trouve un grand palais, belle construction d'architecture ancienne arabe, entourée d'immenses jardins.

En ce moment stationne sur le canal une jolie *dahabieh*, et sur le quai, sur une espèce de place encadrée de petits murs très bas, sont gravement assis de gros eunuques noirs. L'un surtout, leur chef, a la figure large, lippue et la peau brillante comme l'ébène bien poli.

Les eunuques saluent le cavalier et regardent son cheval avec des airs de connaisseurs.

« *Al hossan gamil* (Le cheval est joli), dit le chef.

— *Arid abiou laken moch bél felouss* (Je le vends, mais pas pour de l'argent), répond Edward Spell en s'arrêtant.

— *Tayb. Khalina nat Kallem* (Bien, causons !), rient les eunuques. »

Edward Spell descend de cheval. Les eunuques l'invitent à prendre le café. Quelques-uns essaient son coursier et lui trouvent d'excellentes allures. Les noirs fils de Nubie sont gais et quittent leur air grave de sphinx rêveurs.

On commence à parler des conditions du marché. Edward Spell déclare incidemment qu'il est fort curieux de voir les jardins intérieurs d'un palais égyptien : une envie de touriste.

« Cela est défendu, s'exclame l'eunuque effarouché.

— Si ce ne l'était point je ne te le demanderais pas. »

Le gros eunuque exprime qu'il condescend à satisfaire le désir de l'ami étranger en montrant, dans un large rire, ses dents éblouissantes.

« *Tayeb-Tayeb* (Bien, bien), reviens après-demain, quand les *sittis* (maîtresses) seront à la promenade. J'enfermerai les esclaves et te montrerai le jardin.

— Mon cheval sera à toi quand j'en sortirai », répond Edward Spell en frappant dans les mains du chef des eunuques.

Tous deux, le surlendemain, sont exacts au rendez-vous.

Le gros noir attend Edward toujours assis au bord du canal.

« Allons vite, dit-il, la princesse Emyneh est avec ses suivantes chez la femme du ministre de l'intérieur Schérif Pacha. »

Ils franchissent un petit pont de pierre jeté sur le fossé, traversent deux cours intérieures puis une galerie, et se trouvent dans un de ces heureux jardins orientaux privilège des pays où l'homme n'a pas à lutter contre les intempéries du climat.

Les figuiers multipliant font l'effet de colonnades de cathédrale. A travers les larges feuilles donnant sur le sable une ombre indigo, filtrent les rayons du soleil africain, et çà et là un coin de ce ciel bleu intense et réjouissant l'âme, le cœur et les yeux, inconnu à notre grise et brumeuse Europe.

Les eaux glacées d'un ruisseau coulent, dans une rigole de marbre blanc, jusqu'à une piscine limpide où se tiennent immobiles des petites barques en forme de coquilles et de cygnes.

« Quand les femmes se baignent, dit l'eunuque, elles s'amuse à naviguer dans ces barques. Veux-tu voir?... Elles font comme cela... »

Et l'eunuque monte dans un esquif et navigue en faisant des grâces au milieu de l'eau.

« Tu peux essayer, invite-t-il. Ne crains rien, la piscine est pavée de marbre. L'eau ne vient que jusqu'au cou... »

— Non, merci », fait Edward Spell qui, sans écouter l'explication, marche de long en large, le front dans la main, calculant, en proie à une idée fixe, et pousse une reconnaissance vers le rond-point formé par la terrasse en faïence d'un kiosque dont les marches de marbre descendent jusque dans l'eau.

« C'est de là, fait l'eunuque en le rejoignant, que viennent les femmes pour se baigner. »

Edward Spell semble ne pas entendre ; toujours ses yeux vont de la terre à l'espace :

« J'ai trouvé!... j'ai trouvé!... » répète-t-il

à voix basse.

Les cris de l'eunuque le tirent de sa rêverie.

« *Roch! Roch Yella!* (Allez! allez vite!) clame le Nubien à des esclaves qui viennent d'apparaître au détour d'une allée, et qui s'enfuient à sa voix.

— Que vont-elles croire en me voyant, dit Edward Spell.

— Oh! rien. Que tu es un menuisier ou un maçon. Je crie toujours comme cela quand j'amène des ouvriers. Mais il est grand temps de partir ; les *sittis* vont revenir. »

Edward Spell contemple une dernière fois le jardin et l'étang, remet son cheval à l'eunuque, retrouve sur le quai son coureur, son *saïs*, qui l'attend avec une autre monture, et prend la route d'Alexandrie au galop.

Depuis près d'une semaine tous les journaux d'Alexandrie ont annoncé à l'Egypte, et en particulier aux habitués de l'hôtel Khédivial, que l'aéronaute Edward Spell doit accomplir dans son ballon *l'Eblis* (le Démon) une ascension à Ramleh, village au bord de la mer, à six ou sept kilomètres d'Alexandrie, et doit atterrir à Port-Saïd, en passant au-dessus d'Aboukir et du lac Menzaleh.

Les feuilles du Caire et d'Alexandrie sont remplies de détails au sujet de cette tentative périlleuse ; on y rappelle entre autres faits, la mort épouvantable, en 1839, de Charles Leroux, précipité de son ballon dans la baie de Reval, en Livonie.

Mais ce qui rend surtout cette entreprise intéressante, c'est que l'aéronaute doit expérimenter une machine de son invention destinée à révolutionner le monde, déclarent les reporters assiégeant, du matin au soir, l'hôtel Khédivial. Des affiches énormes annoncent l'ascension prochaine aux habitants d'Alexandrie.

Edward Spell semble entouré d'une nouvelle auréole d'intrépidité. Il paraît assuré du succès de son invention. Il a obtenu des autorités anglaises les soldats nécessaires aux manœuvres de son aérostat. Demain consacrera son triomphe.

Ce même jour, les dames de l'hôtel Khédivial font à la princesse Emyneh la visite projetée, satisfaites d'avoir à lui parler de l'aéronaute au moment où il est l'objet de l'attention générale.

La princesse Emyneh les reçoit dans une salle toute blanche décorée de sculptures, éclairée par une coupole percée de fenêtres en forme d'étoiles, garnies de vitraux aux dessins arabes. Des canapés de velours bleu brodés d'or font le tour de la salle dont le pavé en mosaïque est couvert de riches tapis persans.

La princesse est assise sur un divan de soie rose brochée d'or auquel on accède par des marches. Elle roule entre ses doigts un chapelet d'ambre gris des Indes garni de rubis. Sur un meuble de nacre, est placée près d'elle une cassette en or surmontée d'une



grappe de raisins d'émeraude, et renfermant encore des chapelets de corail, de perles et de musc orné de pierreries. La princesse écoute impassible. Ses yeux immenses ont le regard calme et tranquille des reines d'Égypte de l'antiquité. Les racontars des petits ne la touchent point. Existait-ils seulement pour elle qui vit dans le rêve du passé ?

Son père était un prince arabe et sa mère descend de la plus vieille race Égyptienne, celle de Phara, dont parlent des livres arabes-cophites. Sa famille a régné et ses tombeaux sont dans la vallée de Thèbes.

Pourquoi lui parler des merveilles de la civilisation européenne ? Cette civilisation elle la hait ; elle lui attribue la ruine de l'Égypte qui a entraîné la sienne. Elle qui voyageait sur ses propres yachts, n'est-elle pas réduite à prendre quelques cabines de premières lorsqu'elle va à Constantinople ? Aussi, elle passe sur cette terre comme une reine outragée ; elle s'enveloppe dans ses voiles sacrés et ne veut rien voir.

Quand on lui parle de l'aéronaute et des portraits, elle répond aux visiteuses que ce *giaour* est bien audacieux et aurait payé son forfait de sa vie si son père à elle existait encore.

Puis la princesse fume, dans le narguileh que lui présente une esclave, un tabac dont la fumée s'embaume en traversant une eau de jasmin d'Afrique, tandis que des danseuses miment devant elle une danse charmante en des poses imitées des peintures des hypogées.

Des musiciennes et des chanteuses cadencent les pas des danseuses en jouant d'instruments bizarres et en chantant d'une voix gutturale.

Bientôt, sur des plateaux d'argent, les esclaves présentent aux visiteuses cette liqueur blanche faite d'orge, de dattes et d'épices, que l'on sert dans les harems quand le moment est venu de reconduire les invitées.

Les dames européennes boivent, saluent à l'orientale, en posant la main sur le cœur et ensuite sur le front, et se retirent, accompagnées chacune de deux esclaves, jusqu'à la porte où les eunuques ont fait avancer les voitures.

La princesse est restée accroupie, immobile sur son divan, jusqu'au départ de la dernière dame, elle se lève alors dans sa magnifique robe de velours rose traînant en longs plis sur les tapis ; ses esclaves la soutenant sous les bras, la conduisent respectueusement dans une autre salle ; elles étendent un carré de velours brodé d'or, couvrent leur maîtresse d'un long voile de gaze, et, tournée du côté de La Mecque, la princesse Emineh, descendante des Phara, prie pour l'Islam et son triomphe contre les infidèles. Elle invoque son Dieu contre ce *giaour* qui a osé prendre son image et la contempler audacieusement chez lui, dans sa chambre d'infidèle ; elle lui demande son châiment, car son âme altière souffre de ce sacrilège attentatoire à sa dignité de princesse, de femme et de Mahométane voilée contre les regards impurs.



d'Edward Spell, est bientôt amarré au-dessous de la nacelle. Le ballon se soulève.

« Lâchez tout ! » crie l'aéronaute. Il enjambe la nacelle, et l'*Eblis* file verticalement, suivi dans le ciel par les cris de la foule. Déjà il est au-dessus des abîmes bleus de la mer, et se perd bientôt dans l'empyrée.

Resté seul, devant Dieu, entre le ciel et l'eau, Edward Spell se recueille un instant, puis se place dans l'appareil qu'il a inventé, ne laissant entre lui et l'*Eblis* qu'un câble. Longtemps il monte et descend dans l'espace, cherchant le courant qui le portera vers la terre et le Moharembey. Enfin il le découvre, et, sûr de lui, le cœur débordant de joie, il plane bientôt sur les jardins du palais de la princesse Emineh.

Le jour baisse. C'est l'heure où les femmes du harem se préparent pour le bain.

Telle une reine entourée de ses esclaves, la princesse Emineh, dans son esquif en forme de valve marine, se laisse pousser par la brise sur sa piscine pavée de marbre. Ses femmes nagent autour d'elle, pareilles à des néréides. Elle se laisse aller à cette reverie, à ce *kief* inconnu à l'Europe, sentiment de bien-être que ni le chaud ni le froid n'altèrent, où l'âme est pleine de quiétude et l'air rempli de senteurs douces.

Soudain les esclaves poussent des cris de terreur. Un objet noir, épouvantable, descend du ciel comme un oiseau immense, se dirigeant vers le lac. Les femmes fuient, pleines d'effroi. Les unes gagnent le rivage, d'autres plongent, éperdues, sous les eaux ; d'autres, médusées, montrent seulement de leurs bras le monstre qui s'avance. « *Eblis ! eblis !*... s'écrient-elles ; le Démon ! » Et ce nom, écrit en lettres arabes énormes sur l'enveloppe du ballon les paralyse, glacées de terreur.

Emineh reste seule un instant. La machine a touché l'eau. Un homme se penche, l'enlève d'un bras vigoureux, la porte dans la nacelle, tandis que l'*Eblis*, remontant d'un bond énorme, disparaît déjà dans le ciel.

Grelottante, dévoilée, à peine enveloppée de son écharpe de bain, la princesse Emineh revient à elle. O honte ! ô sacrilège !...

C'est à Ramleh, à l'extrémité d'un cap qui s'avance dans la mer houleuse, que doit se faire l'ascension de l'*Eblis*.

Une foule immense venue du Caire et de toute la côte d'Égypte se presse autour de l'enceinte où le ballon se gonfle et se balance sous un soleil tropical, comme impatient de prendre son vol. Les costumes étranges de la population musulmane font contraste avec les toilettes élégantes des dames européennes, miroitant dans un fouillis de couleurs vives sur l'azur impeccable du ciel, et le bleu de la mer tranchant sur les sables jaunes.

Edward Spell, dans son costume d'aéronaute, très dégagé et très correct, s'occupe des préparatifs avec son sang-froid et son calme habituels.

Seuls ses yeux métalliques, brillant plus qu'à l'ordinaire, trahissent sa préoccupation.

En ce moment on voit sortir d'une tente, gardée par la police, une machine étrange en forme de bateau long, terminé par des proues à palettes mobiles. Cet engin merveilleux, de l'invention



Elle est seule, dans le vide, sans secours, et devant elle ce *giaour*, cet homme infernal qui l'a prise.

Edward Spell, d'une voix suppliante, et tombant à ses genoux, lui dit :

« Pardonne! je t'aime!... »

Mais elle :

« Arrière! *giaour*!... Arrière!... »

— Pardonne! répète l'aéronaute, tu ne pouvais être enfermée dans les ténèbres d'un harem. Viens avec moi dans ce monde dont tu ne connais point la splendeur. »

Emineh pleure dans ses mains.

Le ballon passe sur Alexandrie bruyante et éclairée; bientôt il flotte au-dessus du lac Maréotis; on aperçoit la ligne du chemin de fer passant sur la digue étroite, puis Damanhour et Tantah, la ville sainte de l'Izlam fanatique, dont les mosquées blanchissent dans le bleu de la splendide nuit égyptienne.

Vainement Edward Spell la supplie; en vain il lui promet les bonheurs de la vie brûlante et raffinée, et l'or que donnera la découverte qu'il a faite uniquement pour la posséder, la découverte qui doit révolutionner le monde en donnant aux hommes un nouvel empire : celui de l'air.

Avec ferveur Emineh a imploré le secours d'Allah, puis, voyant que tout l'abandonne, elle fixe sur l'aéronaute ses deux grands yeux chargés d'éclairs :

« Tu t'es trompé, *giaour*! Je ne suis point ta prisonnière! Je suis le passé qu'on respecte et que tu as profané!... Tu es l'avenir, et je te hais!... »

Et avant que l'aéronaute ait pu la retenir, Emineh franchit le bord de la nacelle et disparaît dans la nuit.

Un instant, Edward Spell veut se précipiter après elle. Une larme brûlante mouille sa paupière, puis il regarde le ciel étoilé, pense à la seconde de vie à lui accordée par le créateur à l'homme et au devoir d'être utile à l'humanité par son invention.

La mort n'est-elle pas là qui le guette à tous les instants, dans sa profession hasardeuse. S'il sacrifie son être, ce sera pour la science, non pour un amour, pour un regret.

Mais pour atterrir miraculeusement dans l'île de Chypre, Edward Spell est obligé de couper le câble du bateau aérien, l'invention qui lui a coûté tant de peine. Il le voit tomber dans la mer avec un amer regret.

Edward Spell continue sa carrière avec un succès ascendant, on peut le dire; il reconstruit le bateau et il trouvera la solution définitive de l'aérostatique.

Un cercueil est sorti du palais du Moharembey, couvert de *cachemyrs valideh* blancs. Sur la tête de la bière, suivant l'usage musulman, un diadème de diamants scintillant de mille feux, dit au profane qu'une princesse y repose.

On va conduire en la vallée de Thèbes, à la tombe de ses aïeux, la dépouille mortelle d'Emineh Hanum, fille d'Osman Saïd Pacha, trouvée brisée un jour sur les dalles de la cour de la grande mosquée de Tantah.

Parmi les esclaves qui suivent le cercueil en pleurant, on remarque un grand nègre, soutenu par deux eunuques, et dont la douleur est navrante : c'est Ambar Agah. Le vieux serviteur ne peut se consoler d'avoir voulu le cheval d'Edward Spell, et il s'accuse de la mort de sa maîtresse adorée.

Ambar Agah a tort; ce qui a tué la princesse Emineh, c'est la civilisation. Comme le char du dieu Hindou, elle s'avance en écrasant des victimes, tuant ceux qui s'attardent dans le rêve, et supprimant les vieilles races.

Et toi, fille de l'ancienne Egypte, dors dans la terre des Pharaons, faite des poussières de momies. Les murs solides de ton palais, tes eunuques et tes esclaves n'ont pu te défendre des entreprises d'un *giaour* maudit.

Repose dans ce passé que tu aimais, près de ce Nil mystérieux. Sommeille dans ta tombe isolée et bientôt oubliée, car le désert la couvre de sables, envahissant la vieille Egypte gémissante dans sa tragique agonie.

LYDIE PASCHKOFF.

(Illustrations de Albert Lynch).



Acquittée !

ROMAN PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

— Suite (*) —

Robert allait-il avoir la clé du mystère que son entrevue du soir avec le marquis de Chénérailles avait encore obscurci ? En attendant, il se tenait sur ses gardes, décidé à ne rien prendre au sérieux, sans preuves, et surtout à ne pas retourner de nuit à Châtenay, sans nécessité.

« Depuis près d'un mois, reprit Sylvie, je surveillais constamment la Séverine. Les voisins m'avaient conté l'histoire de madame et, comme j'adore madame, je m'entendis avec James pour observer de près cette grande rousse aux yeux perçants, qui ne m'a pas l'air catholique du tout. Je la voyais écrire continuellement, faire des comptes à n'en plus finir. Oh ! elle ne laisse pas traîner ses papiers, et c'est toujours elle qui porte ses lettres à la

poste, de crainte, sans doute, qu'on ne voie le nom de sa *connaissance* ; car, pour moi, elle a une connaissance.

— Abrégez, Sylvie, le temps presse et si nous voulons prendre le train...

— Oui, monsieur, à dix heures quarante. Partons tout de suite, je vous expliquerai la chose en route. »

Elle se permit de lui prendre le bras et de le tirer légèrement en avant.

« Non, Sylvie, fit-il en se dégageant, je veux savoir d'abord...

— Savoir quoi ? que madame court un grand danger là-bas ? Elle a dû vous l'écrire, et c'est la vérité du bon Dieu.

— Quel danger ?



— La Séverine, et les coquins avec qui elle s'entend. J'en ai vu rôder deux, ce soir ; un que je connais bien, un assez joli garçon, mais qui vous a un air canaille... Tenez ! c'est ce propre à rien qui est venu, pas plus tard que ce matin, faire un charivari à madame, avec de la clique de son espèce. »

Robert recommençait à s'intéresser aux malheurs de la baronne.

« Partons, monsieur, répéta Sylvie. Si nous perdons encore une minute, nous risquons de manquer le train de dix heures quarante... »

— Nous prendrons l'autre train, voilà tout. Il y a des départs jusqu'à minuit.

— L'autre train ! Et si nous arrivions trop tard !

— Mais enfin, demanda Robert, pourquoi madame de Noyal n'est-elle pas venue elle-même, au lieu de vous envoyer ?...

— A cause des rôdeurs ; madame est si craintive ! Moi, je n'étais pas trop rassurée. J'avais un trac, je ne vous dis que ça. J'ai filé par la petite porte du parc, et j'ai gagné le chemin des écoliers, mais pas pour mon plaisir. »

Une victoria vint à passer.

Sylvie hélé le cocher, ouvrit la portière et dit à l'amoureux de « madame » :

« Allons ! monsieur, montez ! »

Il monta.

« A la gare de Sceaux ! commanda au cocher l'étonnante soubrrette. Arrangez-vous pour arriver à dix heures trente-cinq et vous aurez un bon pourboire. »

Elle s'élança dans la voiture, s'assit sans façon auprès de Robert, qui la trouvait amusante au possible.

« Je vous écoute, Sylvie. A votre avis, et à celui de James,

(*) Voir le *Figaro Illustré* (fascicules de Mars, Avril et Mai 1891).

dit-il en souriant, la Séverine serait tout simplement un chef de bande, une manière de Cartouche en jupon...

— Pis que cela, peut-être ! Ecoutez-moi bien, monsieur, et vous jugerez : ce matin, quand vous êtes venu, je me suis parfaitement aperçue que la grande rousse, qui a, j'en suis sûre, un fort béguin pour vous — ma foi, elle n'est pas dégoûtée — vous avait *cramponné* à l'arrivée. J'étais à la fenêtre du premier, quand vous avez franchi la grille. Il n'y avait personne pour vous recevoir. Vous comprenez, c'est dimanche, James était allé faire sa partie de boules et il n'est rentré que deux heures après.

Quand elle disait : « James », elle en avait plein la bouche. « J'ai prêté l'oreille, continua Sylvie, et je vous ai entendu entrer dans le petit salon préféré par madame. J'ai entendu aussi que la Séverine vous y avait rejoint et le son de vos deux voix me parvint comme un bourdonnement à travers le plancher. Ma foi, je n'y tins plus, et pardonnez-moi, monsieur, mais c'est à cause de Madame... vous comprenez... »

— Pas du tout !

— Eh bien, je m'allongeai sur le plancher et j'y collai mon oreille.

— Je comprends.

— Et j'ai retenu ce qu'elle vous a dit pour finir : « Angélique est libre de s'enchaîner encore une fois, comme je suis libre. moi, de me séparer d'elle, si elle fait cette folie ». On a de la mémoire !...

— Et de bonnes oreilles.

— Oui, monsieur, à votre service et au service de madame. Oh ! j'en sais long, allez ! D'abord, mes maîtres n'ont jamais rien pu me cacher. Enfin, bref, je me dis : « Toi, la Séverine, tu ne veux pas que madame se remarie, surtout avec celui pour qui tu as un béguin ! » Quand vous vous êtes perdu dans le parc, où madame vous attendait — vous voyez si je suis renseignée ! — j'ai voulu voir de près le nez de la Séverine, et tout en allant et venant, sans avoir l'air de rien, je l'ai guettée. Elle faisait une tête ! je ne vous dis que ça. Elle enrageait, quoi ! Elle pensait bien que, madame et vous, vous et madame, vous ne perdriez pas votre temps à parler politique. Quand la bande des voyous est partie en chantant : « Dans la rue Tique-Tiquetonne », une drôle de balançoire fabriquée pour la circonstance, je regardai par le trou de la serrure, la Séverine dans sa tanière. Elle riait, la drogue ! elle se faisait un bon sang !...

— Vraiment !

— Je n'ai pas mes yeux dans ma poche.

— Ni vos oreilles non plus.

— Pour sûr, alors ! Pas longtemps après, je l'entends qui sort dans le parc. Je monte tout en haut et je me poste à une fenêtre

de l'escalier par où on domine toute la propriété. Qu'est-ce que j'aperçois ? la Séverine, qui filait en se glissant sous les arbres comme un serpent, et je la vois, comme je vous vois, monsieur, se cacher sous la charmille où elle disparaît, toujours comme un serpent. »

Mais la victoria venait de s'arrêter brusquement devant la gare de Sceaux. Robert tira sa montre : il était dix heures trente-cinq.

Il donna un bon pourboire au cocher et prit le train sans aucune hésitation.

Ils étaient montés, en première classe, dans un compartiment non occupé, mais au moment où le train allait se mettre en route, deux autres voyageurs arrivés en retard, prirent place en face d'eux et force fut à Sylvie d'arrêter son récit.

Robert pestait contre la sage lenteur avec laquelle le chemin de fer de Sceaux suit son interminable courbe. Ils descendirent enfin, et comme ils avaient deux kilomètres à faire à pied, par le clair de lune, Sylvie en profita pour terminer ses aveux et confidences.

« De mon observatoire, je guettais la Séverine, et je vous avoue que mon petit cœur battait bien fort. C'est de cette charmille, vous le savez mieux que moi, qu'est parti l'année dernière,

le coup de feu qui tua net la cousine de madame. Et je me faisais de drôles de réflexions. Encore si James avait été là ; mais le gailard s'attardait à son jeu de boules, où il est de première force, et d'autre part, je me disais que votre présence garantissait, au moins pour le moment, cette pauvre madame, contre ses ennemis.

— Bien raisonné, Sylvie. Achevez ; mais pressons le pas. »

Il faisait de grandes enjambées et elle le suivait en trotinant.

« Quand je vous vis vous arrêter, tous les deux, devant cette charmille où le serpent faisait faction, mon cœur se mit à battre de plus belle. Tout à coup, voilà madame qui chancelle en vous montrant d'un air effrayé la cachette de Séverine. Oh ! je crus bien que cette coquine avait été prise sur le fait ; mais pas du tout, vous soutenez madame, et votre conversation reprend de plus belle. Bon ! que je me dis, elle ne doit pas en perdre une bouchée ! elle est aux premières loges pour entendre, et je voyais bien de là-haut que madame et vous, vous ne vous disiez pas des choses désagréables.

— Abrégez, Sylvie, je vous en supplie. »

Elle fut obligée de s'arrêter une demi-minute pour reprendre haleine.

Ils apercevaient les arbres du parc de la villa des Fleurs ; ils



n'en avaient plus que pour dix minutes de marche forcée ; mais combien elles semblèrent longues, ces minutes !

« Et alors, Sylvie, dit-il, en invitant la soubrette à s'appuyer sur son bras de gentilhomme, ce qu'elle fit avec un petit air fort satisfait de cet honneur.

— N'avez-vous pas, monsieur, tenté une reconnaissance dans la charmille ?

— Oui, Sylvie.

— Un merle ne s'en est-il pas échappé de la haie, et ne vous êtes-vous pas mis à rire ?

— Mais oui, Après ?

— Ce merle se faisait le complice de la Séverine. Mais voici bien une autre affaire : James vous apporte une dépêche et vous partez, après avoir fait une petite station dans le salon du rez-de-chaussée où le serpent confectionne ses grimoires. »

Robert l'interrompit pour lui demander qui avait apporté la dépêche.

« Un des chanteurs de la rue *Tique-Tiquetonne*, le petit brun à l'air déluré. Je l'ai reconnu au signallement que James m'a donné du personnage. »

Encore Fil-de-Soie !

« Ah ! le gredin ! fit Robert. Mais continuez Sylvie, ou plutôt achevez ; car nous arrivons. »

Elle le força de s'arrêter deux minutes et termina ainsi sa narration :

« Avant le dîner, j'ai pu saisir madame dans un coin et lui parler seule à seule. Je lui ai tout raconté et elle est devenue blanche comme de la cire. Soudain, j'entends fermer la grille d'entrée, je cours à la fenêtre et je vois la Séverine qui filait au galop, sans doute pour aller à la gare porter les lettres qu'elle écrit chaque jour. Madame la regarde et descend précipitamment au petit salon du rez-de-chaussée. Je la suis, et comme elle ne me dit pas de m'en aller, je reste. Madame essaie toutes les clés de son trousseau aux tiroirs du secrétaire. Pas une n'allait. « Attendez, madame », que je m'écrie. Je monte dans ma chambre et je reviens avec un tas de petites clés qui me viennent de l'héritage d'un vieux monsieur italien chez qui j'ai servi à Pise. Ma-

dame les essaie les unes après les autres. Le croiriez-vous ! c'est la dernière seulement qui a ouvert le pot aux roses. Madame s'est mise à fureter dans les papiers de la Séverine. Elle tremblait comme la feuille, mais elle ne perdait pas la carte et avait soin de remettre tout en ordre. Enfin, elle tombe sur une lettre dont la lecture lui fait pousser un grand cri. J'ai bien cru qu'elle allait s'évanouir. Mais elle tient bon, replie la lettre, la remet sous le tas, referme le tiroir et monte dans sa chambre à coucher, où je la suis, comme vous pensez.

— Après ! après !

— Madame écrit le petit mot que je vous ai remis, le met sous enveloppe et me dit de vous le porter et de vous ramener immédiatement. Elle vous attend dans le parc, à côté de la petite porte par où je suis sortie. C'est pourquoi je vous ai retenu ici, afin que nous tournions la propriété. Mon Dieu ! pourvu qu'aucun des gens de la bande ne nous ait aperçus ! »

Robert examina le terrain tout autour de lui. On y voyait comme en plein jour : il n'y avait personne.

Ils longèrent le mur du parc jusqu'à la grille fixe à demi cachée par les rameaux du lierre retombant de l'intérieur en guirlandes naturelles.

Ils marchaient à pas de loup, comme des amoureux... ou des voleurs.

A la grille, ils firent un arrêt.

De là, ils pouvaient distinguer le banc placé sur un tertre de gazon.

Il n'y avait personne sur ce banc.

Robert se risqua à annoncer sa présence :

« Angélique », fit-il d'une voix douce et mystérieuse.

Point de réponse.

Sylvie lui saisit la main.

« J'ai peur, dit-elle tout bas. Si nous allions tomber dans un guet-apens. Avez-vous une arme au moins ?

— Chut ! »

Il avait cru entendre marcher derrière le mur.

Ils prêtèrent l'oreille.

Mais non ! ce n'était que le bruit du vent dans les arbustes.

Sylvie, toute frémissante, lui donna la clé de la porte bâtarde. Elle se plaça derrière lui, s'effaçant le plus possible. Il ouvrit. La porte grinça légèrement sur ses gonds. Avant de la refermer, Robert fit une légère pause. Si madame de Noyal avait été aux environs, elle n'eût pas manqué d'accourir à la rencontre de son fidèle serviteur.

Personne ! Robert examina la soubrette avec méfiance.

— Etait-ce une mystification ? Mais le minois chiffonné de Sylvie exprimait une épouvante si réelle que l'amoureux d'Angélique prit peur à son tour, non pour lui, mais pour la baronne, livrée, dans sa solitude, aux fureurs de la Séverine.

Il fouilla le parc et quand un rayon de lune jetait sa traînée blanche, entre deux troncs d'arbres, dans l'ombre d'un bouquet de bois, il croyait apercevoir, de loin, une femme étendue sur le sol, tellement son imagination était surexcitée par l'inquiétude. Il s'avança vers la villa.

« Avez-vous la clé ? demanda-t-il à Sylvie. »

— Oui, monsieur ; mais si nous entrons par la porte, le serpent nous entendra et qui sait ce qui nous attend.

— Le serpent ne nous avalera pas tous les deux.

— Oh ! monsieur, n'entrez pas par la porte.

— Mais par où voulez-vous que j'entre, donc !

— Par la fenêtre ».

Cela tournait à la comédie italienne, mise en tragédie par Shakespeare. Robert du Plessis ne se souciait nullement de renouveler, à Châtenay, la scène du balcon des Amoureux de Vérone. Il trouvait la baronne un peu mûre pour le rôle de Juliette, et tout en ayant fort bonne opinion de lui-même, il ne prétendait plus à jouer les Roméo.

« Si Vignemale me voyait grimper là-haut, dit-il, il m'enverrait un joueur de mandoline pour pincer une sérénade sous les murs de ma belle. »

Mais on a vu Sylvie à l'œuvre. Quand cette parisienne, qui a déjà beaucoup vu et pas mal retenu, a un projet en tête, il faut qu'on en passe par ses volontés.

« Monsieur, dit-elle, trouvera une échelle dans la remise où James m'attend. »

— Ah ! James vous attend ? Parfait ! Eh bien, ma belle, vous n'avez rien à craindre, puisque l'Angleterre nous protège. Vous allez me faire le plaisir de monter chez madame et de lui demander si elle a encore besoin de ma protection. Vous me rapporterez la réponse dans cinq minutes au plus tard. Passé ce délai, je m'en retourne à Paris par le chemin que nous avons suivi. J'ai la clé de la petite porte, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais, monsieur, si la Séverine ?...

— Ça m'est égal ! »

Sylvie comprit qu'il n'en démordrait pas et se résigna à obéir. « C'est bon, monsieur, on y va. Je vais tâcher de faire le moins de bruit possible. La Séverine a sa chambre de l'autre côté, sur la rue. Peut-être bien qu'elle ne m'entendra pas ! Donnez-moi deux minutes de plus pour prévenir James. »

— Allez !... »

Il lui tourna le dos, mais il la regardait de côté filer comme une sylphide, sur le sable qui craquait à peine sous ses pas.

Il se prit d'un remords tardif : si cette fille courait un danger réel ? Vraiment, ce n'était ni galant, ni chevaleresque, de l'avoir laissé partir toute seule en éclaireur.

Bah ! le valet de pied n'était-il pas là pour veiller au grain.

Robert se contenta de se rapprocher tout doucement de l'habitation.

En passant devant la charmille, où s'était embusqué, jadis, l'assassin inconnu de Jeanne Caristie et où mademoiselle Séverine Dahun s'était cachée, l'après-midi, il éprouva une certaine appréhension.

Ce fut plus fort que lui, il pressa le pas.

Bientôt il aperçut l'impassible James qui développait sa haute taille devant la porte entr'ouverte.

Il le rejoignit et, lui frappant sur l'épaule :

« Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il à voix basse. »

— Rien », fit James.

Robert tira sa montre. Les sept minutes de délai accordées à Sylvie allaient expirer.

Soudain, des pas légers se font entendre.

Quelqu'un descend l'escalier précipitamment.

C'est une femme. Non, ce n'est pas Angélique ; Robert aurait parfaitement distingué le frou-frou de sa robe.

C'est Sylvie. Elle apparaît très pâle et les yeux égarés !

« Oh ! monsieur ! oh ! James !... »

Elle veut parler, mais elle est si oppressée que les mots ne peuvent lui sortir de la bouche.

Enfin, elle surmonte son émotion.

« J'ai frappé à la porte de madame, dit-elle, et madame ne m'a pas répondu. »

— C'est que vous n'aurez pas frappé assez fort, fit observer Robert, qui supposait la baronne endormie et était vexé d'être accouru à son appel.

— Si, monsieur. D'abord, madame a le sommeil léger. Et puis, madame s'est enfermée à clé, ce qui prouve qu'elle est chez elle. Et puis, il m'a semblé sentir une odeur de charbon qui passait sous la porte. J'ai voulu regarder par le trou de la serrure et je me suis aperçue qu'il était bouché avec un tampon de lingée. Alors, je me suis sauvée et me voilà. »

Un suicide ! Et c'était pour lui faire constater sa mort qu'Angélique avait appelé l'ami, l'amant, qui venait de lui offrir, pour la protéger contre la malveillance, l'égide de son nom.

Pauvre et vaillante femme !

Oh ! il la sauverait s'il en était temps encore.

« Vite, James, apportez-moi l'échelle qui est dans la remise. Serez-vous ouvrir les persiennes ? »

— Yes, monsieur. »

L'Anglais revint quelques secondes après, tenant l'échelle à deux mains et une pince dans les dents, un *monseigneur* comme en emploient les dévaliseurs de villas.

James posa l'échelle contre la façade, monta lestement jusqu'à la fenêtre, crocheta les persiennes et dit :

« C'est fait. »

— Que voyez-vous ? demanda Robert.

— Rien.

— Descendez. »

L'Anglais obéit, Robert prit sa place, et sans plus de précautions, cassa un carreau dont les débris retombèrent à l'intérieur sans trop de fracas.

Une bouffée d'acide carbonique s'échappa par l'ouverture.

Robert fut obligé de se pencher de côté pour reprendre l'air ; mais du même mouvement il tourna l'espagnolette.

Une seconde après, il était dans la place.

III

Les confidences de Sylvie étaient d'une exactitude scrupuleuse.

Oui, elle avait *filé* la Séverine avec la finesse et la vigilance d'un limier de police ; oui, elle la vit se cacher dans la charmille ; oui, elle prévint sa maîtresse qui opéra une perquisition immédiate dans le secrétaire de la gouvernante.

Qu'y avait-il donc de si effrayant dans la lettre que madame de Noyal découvrit parmi les papiers secrets de la grande rousse aux yeux perçants ?

Pour bien comprendre ce document, il faut savoir que la riche veuve avait commis l'imprudence de confier à cette fille la gestion de sa fortune.

Très ignorante en matière de chiffres, un peu paresseuse d'esprit, et sachant que feu ce grand dadaï de Noyal avait eu souvent recours, pour des affaires d'intérêt, aux lumières de la gouvernante, elle la conserva auprès d'elle et en fit son intendante.

Quand une veuve, habituée à se laisser vivre sans autres fatigues que celles des plaisirs, est à la tête de deux millions, elle ne suppose pas qu'elle en verra jamais la fin. D'ailleurs, Angélique dépensait très peu en proportion de ses revenus, et chaque fois que mademoiselle Dahun lui rendait ses comptes de fin de mois, elle se contentait de lui dire :

« C'est très bien ! Mais je vous en prie, Sévère, pas de détail. Epargnez-moi ce casse-tête. Il me suffit de savoir que je suis encore à mon aise. »



Elle la payait largement et lui faisait de riches cadeaux. Elle n'aurait pas souffert qu'elle achetât, de ses deniers, la moindre fanfreluche. Elle lui avait donné licence de se vêtir chez sa couturière. Même elle admirait la réserve avec laquelle Sévère usait de cette libéralité.

Aussi faillit-elle tomber de son haut en découvrant que cette créature se jouait d'elle depuis près de huit ans, qu'elle avait été la maîtresse de son mari dont elle exploitait la faiblesse d'esprit et la prodigalité, qu'elle l'avait volée sur toute la ligne et qu'elle la volait encore; qu'enfin elle ne devait pas être étrangère au crime de la villa des Roses.

Cela résultait de la lettre suivante signée « M. DE C. », et datée de la veille :

« Chère sœur,

« Tu n'es vraiment pas raisonnable de t'entêter dans un projet qui ne saurait réussir et qui t'a déjà coûté tant de larmes et de remords.

« En admettant même que le petit monsieur en question qui, à mon avis, n'a rien de si séduisant, veuille bien te donner son nom, il ne tardera pas à savoir ce que tout le monde sait, excepté elle, grâce aux bavardages du défunt qui fut notre poule aux œufs d'or. Il apprendra, par la voix publique, que tu dois une partie de ta fortune aux libéralités du mari et que le reste te vient des dépouilles de sa veuve.

« Crois-moi, renonce à un rêve irréalisable. Liquide et rejoins-moi au plus tôt à Londres, d'où nous passerons en Amérique pour y filer une existence dorée à l'abri des curieux.

« Que si, négligeant mes sages avis, tu te laisses aller une seconde fois aux conseils de la jalousie, je ne serai plus là pour te sauver la mise.

« Seulement, avant de partir, aie soin de mettre tes comptes en règle. Gare à la balance ! Mais quelle que soit ton habileté dans les questions de chiffres, tu manques encore de pratique. Il nous faudrait une petite séance de trois ou quatre heures pour faire l'examen de tes livres et mettre une forte soudure au défaut de la cuirasse.

« J'arriverai à Châtenay la nuit prochaine, à deux heures du matin, et nous emploierons la nuit à préparer ensemble une liquidation à laquelle elle ne verra que du feu.

« En somme, elle ne sera pas trop à plaindre, puisqu'il lui restera un joli million.

« Quant à moi, j'ai fait, la semaine dernière, mon dernier coup de Bourse qui a doublé notre avoir. C'est fini, je n'y touche plus. J'avais failli sauter, l'autre mois, et je m'en souviendrai toute ma vie.

« En somme, je serais le plus heureux des hommes si cet animal de Cadornac ne m'avait joué le tour d'exposer mon portrait au dernier Salon.

« Selon ton désir, j'ai chargé mon danseur d'embêter la patronne en venant lui dégoiser, demain, en joyeuse compagnie, une scie à clé; mais ce sont là piètres moyens qui m'étonnent de ta part et qui ne te conduiront à rien. Le petit monsieur ne t'a jamais seulement regardée, même quand tu le dévisageais. Tu comptes sur ta fortune pour l'éblouir; mais il est riche lui-même, et ton or ne saurait le tenter.

« Donc, à après-demain, deux heures très précises.

« Aie soin de brûler cette lettre. »

« M. DE C. »

Angélique n'eut pas de peine à traduire ces initiales : M. DE C., c'était ce marquis de Chénérailles dont Sévère disait être la sœur par « accident de mariage », et qu'elle avait acquis, assurait-elle, à la cause de sa maîtresse, lors du procès en cour d'assises.

Cette fille n'avait-elle pas eu l'audace de le lui amener un jour et de lui reprocher de l'avoir reçu froidement ?

A coup sûr le marquis de Chénérailles était un faux marquis; mais alors d'où tenait-il ce titre que personne ne lui discutait et sous lequel il avait été du jury de la Seine. On pouvait tout supposer d'un tel bandit; il avait dû voler ses papiers, ses parchemins au vrai marquis de Chénérailles, et c'était peut-être dans le sang qu'il les avait ramassés.

Ainsi donc, le baron de Noyal avait entretenu Sévère Dahun jusque dans le domicile conjugal. Quelle infamie ! Quelle honte !

Mais de cela, Angélique se souvenait fort peu maintenant. Elle avait eu bientôt fait, au bout de quelques semaines de mariage, de constater la nullité du mari que sa famille lui avait imposé par gloriole. Elle ne le regrettait guère, bien qu'elle renouvelât pieusement les couronnes de son mausolée au cimetière Montparnasse.

Mais le début de la lettre de M. de C. l'intéressait plus que tout le reste. Peu lui importaient les tristes préférences du baron de Noyal ! Du million volé, elle n'avait cure. Elle ne se souvenait que de l'atroce supplice de la cour d'assises, de sa réputation à jamais perdue par un acquittement arraché à la majorité, grâce à l'éloquence persuasive de M. de C.

« ... Qui t'ont coûté tant de larmes et de remords » : cette fin de phrase était une révélation. L'assassin de Jeanne Caristie, aimée de Robert et qui l'aimait, ce ne pouvait être qu'elle ou lui, le frère ou la sœur; car ils étaient bien du même sang, cela se voyait dans leur regard de fauve.

Pourquoi s'était-elle cachée, Séverine Dahun, l'après-midi, derrière la charmille ? Pour savoir si l'homme qu'elle voulait à tout prix, n'était pas déjà lié, avec une seconde rivale, par une promesse sacrée.

Elle avait tout entendu ! En se faisant ces réflexions, Angélique sentait la sueur froide lui couler du front.

Elle était incapable de prendre une décision. Il lui fallait un appui, un conseil, une amitié sûre, un dévouement sans bornes.

Ce dévouement, elle le trouverait en celui dont elle ne soupçonnait pas les hésitations.

« Robert, se dit-elle, m'aime assez pour ne pas douter de mon innocence. Le monde me soupçonne encore, et il brave le monde. Il n'hésite pas à m'abriter sous son nom, à m'acquitter une seconde fois en me prenant pour femme. Lui seul est capable de me protéger.

Etc'est pourquoi, craignant, par un départ subit, d'exciter les soupçons de l'infâme, la baronne de Noyal avait envoyé chercher immédiatement son fiancé qu'elle devait attendre, le soir même, à la petite porte du parc.

Avant de partir, Sylvie avait pris soin de lui dire :

« Je supplie Madame de se faire servir à table par James. Madame peut avoir confiance en James. James aura l'œil sur tout. Avec James, Madame n'a rien à craindre. »

La baronne de Noyal, un peu remise de son émotion, s'appliqua à ne plus en rien laisser paraître sur sa physiologie. Elle essaya de se faire souriante; mais c'était plus fort qu'elle : des lueurs de dépit, d'indignation et de vengeance inassouvie, brillaient dans ses yeux; sa bouche se serrait avec un léger tremblement des lèvres.

A force d'énergie, elle arriva



JAMES POSA L'ÉCHELLE CONTRE LA FAÇADE (p. 107).

pourtant à se faire une tête à peu près semblable à celle de tous les jours, et quand la cloche annonça que le dîner était servi, elle descendit d'un pas ferme à la salle à manger.

Séverine était déjà à table, les sourcils froncés, le front tragique.

Angélique prit place en face d'elle.

Quand les femmes se mettent à dissimuler leur pensée de derrière la tête, elles y arrivent encore plus facilement que nos diplomates les plus fermés.

« Eh bien ! Sévère, dit la baronne à son intendante, vous avez l'air tout triste, ce soir. Je parierais que vous avez commis dans vos comptes quelque erreur d'addition. Que cela ne vous retire ni l'appétit, ni le sommeil. A votre place, je ne ferais pas de comptes du tout. Pourquoi se donner tant de peine ! On reçoit de l'argent, c'est bien ; on s'en sert, c'est encore mieux, et pourvu que la dépense ne dépasse pas la recette, on est certain de ne pas faire de dettes, ce qui est l'essentiel. »

Il y avait dans cette plaisanterie dite sur le ton de bonne humeur une épigramme qui parut inquiéter la Séverine.

Elle leva les yeux sur sa bienfaitrice et se rassura pleinement : Angélique riait.

James apporta le potage.

« Où donc est Sylvie ? demanda la gouvernante.

— Sortie ; elle a la permission de dix heures. »

Le valet de pied s'était mis en grande tenue pour faire le service de Madame. Il posa gravement la soupière sur la table et sortit.

« Mes comptes sont, en effet, un peu en retard, dit mademoiselle Dahun ; mais ils seront apurés d'ici à après-demain, au plus tard.

— Apurés est un bien vilain mot, fit Angélique moqueuse. »

Elles mangeaient toutes les deux du bout des lèvres : la diète convient aux grandes émotions.

Après le repas, suivant leur habitude, elles se retirèrent au salon.

Angélique découvrit le piano et joua sans conviction une valse de Chopin.

Sévère se mit gravement à marquer une douzaine de mouchoirs neufs. Quelle précieuse auxiliaire que mademoiselle Dahun ! Jamais elle ne perdait une minute. Vraiment, à la voir si active et si entendue, ceux qui ne connaissent pas son passé estimaient qu'elle était née pour faire le bonheur d'un mari sérieux. Quant aux familiers qui savaient tout et n'en disaient rien à la principale intéressée, ils se contentaient de sourire en la regardant faire.

James n'ayant plus aucun prétexte pour surveiller la Séverine, les deux femmes restèrent seules une couple d'heures.

Angélique attendait avec impatience que l'intendante voulût bien se retirer dans sa chambre, ce qui avait lieu généralement sur les neuf heures.

Fatiguée du piano, elle se rapprocha de la table et feuilleta un journal de modes.

De temps à autre, elle examinait à la dérobée son ennemie ; le visage de Sévère Dahun ne lui disait rien de bon.

Sachant que le marquis de Chénérailles ne ferait pas son entrée clandestine à la villa des Roses avant deux heures du matin, la baronne en tirait une conclusion favorable pour sa tranquillité. Mais malgré le charme d'une délicieuse soirée printanière, elle ne songeait nullement à aller se promener sous les arbres du parc ; elle aurait eu trop peur de passer devant la charmille.

Mademoiselle Dahun rompit la première un silence qui commençait à devenir embarrassant.

« Madame la baronne, dit-elle brusquement, m'inquiète beaucoup depuis quelque temps... »

— De quelle baronne voulez-vous parler ? demanda Angélique, feignant la surprise. »

L'orage grondait.

« Mais de vous, madame, répondit l'intendante.

— Alors je vous inquiète, ma bonne Sévère ? Et pourquoi ?

— Madame me blâmera peut-être de me mêler de ce qui ne me regarde pas ?... »

— Mais non, Sévère, tout vous regarde ici. Je vous ai laissé la direction de ma fortune, vous avez été la confidente de tous mes chagrins. Cela vous donne le droit de me parler à cœur ouvert, qu'il s'agisse de *mon* ou de *mes* intérêts. Et pour commencer, ne m'appellez donc plus : « madame la baronne » gros comme le bras. C'est la centième fois que je vous le dis.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne, et combien je vous aime ! »

Angélique se détourna pour cacher le rouge d'indignation qui lui montait au visage et donnait à ses yeux, d'ordinaire si doux, une dureté presque féroce.

« Parlez, Sévère. Donc, je vous inquiète.

— Et beaucoup. Je soupçonne madame de vouloir se remarier.

— Et après ?

— Je redoute pour Madame une seconde union. J'aurais voulu d'abord que Madame fût parvenue à démontrer, preuves en main, son innocence dans le mystère de cette villa maudite. Ah ! si je m'étais trouvée auprès de vous, ce jour-là, combien mon témoignage eût été plus probant à la Cour d'assises. Quelle fatalité !

— Oh ! oui, mademoiselle Dahun, quelle fatalité ! »



L'intendante la considéra, effrayée par ce grand mot de « mademoiselle », prononcé sur un ton de sourde menace.

Mais la baronne de Noyal comprenant son imprudence, la répara par un éclat de rire suffisamment réussi.

« Ah ! ah ! ah ! fit-elle, Sévère qui ne veut pas que je me remarie !... Ah ! et pourquoi ? »

— Je viens de le dire à Madame. La lune de miel passée, et Madame est payée pour savoir que cette lune-là n'éclaire qu'un instant les joies du mariage, son époux ne tardera guère à s'apercevoir que le monde le regarde de travers ; il réfléchira, il doutera, comme tant d'autres imbéciles, et la zizanie se mettra dans le ménage. »

Tant d'impudence dépassait en audace tout ce qu'on aurait pu attendre de l'ancienne maîtresse du baron de Noyal.

« Alors, vous croyez, Sévère, que le monde doute encore de mon innocence, et qu'il fera retomber son mépris sur Robert ?... »

A ce nom : « Robert », prononcé d'une voix douce, aimante, amoureuse, la Séverine laissa tomber son ouvrage sur ses genoux.

Elle était devenue très pâle.

Qu'il lui tenait donc au cœur, le « petit monsieur » que le marquis de Chénérailles trouvait si peu séduisant !

« Alors, fit-elle, c'est monsieur Robert du Plessis que madame la baronne veut épouser ?... »

— Il ne doute pas, lui !

— Oh ! si madame la baronne connaissait monsieur du Plessis comme je le connais ! »

Ce fut au tour d'Angélique de prendre de la jalousie.

« Que voulez-vous dire par là ? »

— Il a eu beaucoup d'aventures, affirma l'intendante.

— Tous les hommes en sont là, avant de clore la série par un mariage de cœur ou de raison, ce qui ne les empêche pas, le plus souvent, de la recommencer, quelques années, sinon quelques mois après la noce. »

Sévère se mordit les lèvres et une méchante ride se creusa entre ses deux sourcils.

« Il est joueur, continua-t-elle, joueur acharné ! Il a perdu des sommes considérables à la Bourse ! Il est à la veille de la ruine, et s'il pose devant madame la baronne pour le désintéressement et l'absence de tous préjugés, c'est uniquement en vue de se refaire.

— Mais comment en savez-vous si long, Sévère, sur monsieur du Plessis ?

— Par mon frère, le marquis de Chénérailles, qui le connaît, a suivi ses opérations à la Bourse et l'a vu ponter, au Cercle, des sommes fantastiques. »

Cette dénonciation souleva le cœur de la baronne de Noyal, et elle ne put, malgré le danger qu'elle sentait suspendu sur sa tête, dissimuler plus longtemps.

« Eh bien ! mademoiselle, s'écria-t-elle, vous direz au marquis de Chénérailles, votre frère par aventure, qu'il fera bien, à l'avenir, de ne plus se mêler de mes affaires ! »

Sévère recula sa chaise, d'un mouvement brusque, et se levant toute droite : « Madame la baronne, dit-elle, ne pensait pas ainsi de mon frère quand il a pris la peine de la sauver.

— Taisez-vous ! »

Les deux femmes se mesurèrent du regard.

A ce moment, la porte s'ouvrit et James entra apportant sur un plateau le courrier du soir.

L'intendante se retira lentement, sans se retourner.

La brouille était complète ; mais Sévère ne pouvait, de l'avis de la baronne, en soupçonner la véritable cause.

« James, commanda-t-elle au valet de pied, vous direz à la cuisinière de m'apporter tout à l'heure, dans ma chambre, une tasse de thé.

— Oui, madame la baronne. »

Angélique suffoquait. Elle remonta dans sa chambre. Il était neuf heures et demie. Elle ne tarderait pas à descendre et irait se poster dans un bouquet de bois, à proximité de la porte bâtarde.

Pour la première fois depuis l'inique procès, Angélique essaya de la prière.

« Mon Dieu ! disait-elle, faites que Sylvie trouve, ce soir, mon ami Robert. Mon Dieu ! protégez-moi ! »

La cuisinière ne lui apporta le thé qu'au bout d'un grand quart d'heure.

« Comme vous avez été longue ! lui dit-elle doucement.

— Excusez-moi, madame la baronne ; mais je n'avais plus de thé, et j'en ai demandé à Mademoiselle qui rangeait ses papiers et m'a fait attendre cinq minutes. »

La baronne ressentit une grande frayeur : si Sévère allait découvrir qu'on avait fouillé dans ses tiroirs ! Qu'on avait lu la lettre de M. de C. !

Une soif ardente lui brûlait la gorge. Elle se versa une tasse de thé et la but d'un trait, sans sucre.

Un goût d'amertume lui resta au fond du gosier.

« Que ce thé est mauvais ! » murmura-t-elle.

Soudain, une pensée terrifiante lui fait pousser un cri de détresse. Elle reverse du thé dans la tasse, l'examine, le sent.

Si c'était... du poison ! Si l'assassin de Jeanne Caristie n'avait pas reculé devant un second crime !...

Et la baronne se dit qu'un tel forfait resterait encore impuni : le monde, qui ne croyait pas à son innocence, ne manquerait pas de conclure à un suicide causé par les remords.

Angélique se regarde dans la glace. Elle est épouvantée de sa pâleur. Une torpeur invincible l'envahit.

Elle porte les mains à son front, d'où la pensée s'en va.

Elle fait trois pas vers la sonnette, étend les mains, appelle au secours d'une voix étouffée, et retombe au milieu de la chambre, sur l'épais tapis qui amortit sa chute.

Elle ne sent aucune douleur, mais elle a conscience, durant quelques secondes encore, que toutes ses facultés s'éteignent.

C'est fini ! La baronne de Noyal s'est abîmée dans un sommeil cataleptique.



IV

Quand elle se réveilla, elle était étendue sur son lit et Robert, assis auprès d'elle, lui souriait avec une infinie tendresse.

« Robert... c'est vous ?

— Oui. Oh ! la folle, qui voulait mourir sans moi !... »

La vie parisienne n'avait pas encore éteint chez lui une sensibilité native. N'en déplaise à Raoul de Vignemale, Robert du Plessis avait des larmes dans les yeux en assistant à la résurrection de la jolie veuve.

Angélique lui tendit les mains. Il les prit et, se penchant au-dessus d'elle, le visage si près du sien que leurs haleines se confondaient :

« Oh ! la folle ! répétait-il. Pourquoi désespérer du bonheur ? Alors, c'est comme cela que vous vouliez emporter dans la mort ma promesse d'amour ?... »

— Dans la mort ?... » fit-elle.

Elle cherchait à comprendre, à se rappeler.

« Et quelle mort ? dit-il, la plus affreuse de toutes : l'asphyxie

par le charbon. Que vous avez dû souffrir, ma pauvre amie, avant de perdre connaissance !

— Souffrir ?... non, je n'ai pas souffert... Je dormais, voilà tout. Tenez !... je rêvais de vous... et de moi... Je nous voyais tous les deux, recevant la bénédiction nuptiale, à Venise ; de belles jeunes filles et de beaux jeunes hommes, aux vêtements éclatants de couleur, nous regardaient avec envie. »

Ce fut plus fort que lui : il abusa de la situation ; il l'embrassa longuement et elle ne protesta point.

« Angélique !

— Robert !

— Je t'aime ! »

Mais voici que les souvenirs reviennent à la belle endormie. Tout le drame de la soirée se reconstitue devant elle avec une netteté surprenante. Elle se redresse.

« Non, Robert, je n'ai pas voulu mourir. C'eût été une lâcheté après votre serment, auquel j'ai foi. On a essayé de me tuer, on m'a fait prendre un narcotique, tenez ! là, dans ce thé. A peine avais-je bu le breuvage, que j'ai senti un poids sur mon cerveau,

sur mon cœur. Mes jambes se déroberent sous moi, je voulus sonner, j'appelai au secours, et je m'abattis au milieu de la chambre. Qu'est-il arrivé ensuite? je ne sais plus rien... rien! Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici?

— Par la fenêtre.
— Comment!...

— Oui, par la fenêtre. Sylvie était venue frapper à votre porte et vous n'aviez pas répondu. La serrure était bouchée avec un tampon d'étoffe; une odeur d'acide carbonique filtrait sous la porte. La pauvre fille est venue m'avertir et James m'a procuré une échelle. »
La baronne se relève.



Une terreur indicible se peint dans ses yeux.
« Je comprends, dit-elle. Fuyons, Robert... il nous tuerait tous les deux!

— Qui donc?
— Le marquis de Chénérailles!
— Lui! » s'écria Robert.

Il courut à la fenêtre restée grande ouverte.

« James, dit-il, avez-vous une arme?

— J'ai mon fusil, monsieur, répondit l'Anglais. J'ai aussi mes poings.

— Prenez votre fusil et attendez des ordres. »

Puis il courut à la porte et prêta l'oreille.

« Rien! » fit-il.

Revenant à Angélique, il lui tendit un papier qu'il venait de prendre sur le guéridon.

« Est-ce vous, Angélique, qui avez écrit ce billet?

— Je n'ai rien écrit, dit-elle.

— Lisez. »

Le billet était ainsi conçu :

Qu'on n'accuse personne de ma mort!

C'est moi qui ai assassiné Jeanne Caristie. Acquittée par une erreur du jury, je me suis fait justice.

Angélique Rabutin, veuve de Noyal.

« Oh! les infâmes! s'écria Angélique. Infernale combinaison! On m'a endormie d'abord, puis on a allumé le charbon, calfeutré toutes les issues par où l'air pouvait passer; enfin, on a rédigé ce billet en imitant mon écriture. »

Robert lui montra le réchaud de charbon qui brûlait encore dans le foyer, à côté d'un amas de linges mouillés.

« Ces linges, dit-il, obstruaient la cheminée hermétiquement quand je pénétra dans la place; le réchaud était déjà aux trois quarts consumé. Comment avez-vous échappé à la mort? Je ne puis me l'expliquer que par l'état cataleptique où vous vous trouviez. L'assassin qui a versé le narcotique, a dû, par ignorance,

forcer la dose. Une syncope s'est produite. Ce qui vous a sauvée, c'est que vous ne respiriez plus. »

Angélique regarda la pendule. Il était minuit et demi.

« Rien à craindre, dit-elle. Il ne viendra qu'à deux heures du matin.

— Le marquis?

— Oui. »

Elle lui raconta tout ce qui s'était passé, depuis les confidences providentielles de Sylvie. La lettre signée : « M. DE C. », l'avait tellement frappée qu'elle put la répéter presque mot pour mot.

« Quel idiot que ce Noyal! » conclut Robert.

Elle lui rapporta exactement la conversation qu'elle avait eue, après le diner, avec Sévère Dahun, et la dénonciation dont il avait été l'objet.

« Eh bien oui, j'ai joué à la Bourse et au Cercle, avoua Robert, mais j'avais mon excuse. Quand on est riche et qu'on n'y trouve pas sa félicité, on tue le temps en se ruinant. Cela se voit tous les jours, à la joie de la galerie qui en profite. Mais maintenant que tu m'aimes, Angélique, et que tu dois être ma femme, je te jure solennellement, non pas de ne plus jouer, ce qui serait trop dur, mais de ne plus me ruiner au jeu. »

Elle termina son récit par où elle l'avait commencé : il savait tout maintenant.

« Ah! fit-il, le marquis de Chénérailles viendra ici, cette nuit, à deux heures?... Il sera bien reçu! Mais j'y pense : cette femme qui prétend m'aimer va sortir tout à l'heure pour aller attendre son frère au fond du parc. Et James, qui est là devant la porte avec son fusil! et cette brave Sylvie, qui soutient James de sa présence!... »

S'apercevant qu'Angélique regardait la porte avec terreur :

« Vous ne voulez pas rester seule ici, et je le comprends; nous allons prendre nos précautions. »

Il constata que la serrure était fermée à double tour.

« Où est la clé? demanda-t-il.

— Quand je suis entrée elle était en dedans. On l'aura emportée.

— Non, fit une voix gutturale, on l'a jetée par la fenêtre. La voici. »

C'était James qui, ayant découvert la clé au beau milieu de la cour, s'était permis d'aller la chercher.

Robert la lui prit des mains.

« Ecoutez-moi, James ? »

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez qu'un fusil ?

— Oui, monsieur ; mais si monsieur veut un revolver, j'en ai un ; le voici. »

Et il tira de sa poche un superbe six-coups dont Robert s'empara aussitôt.

« Les six balles y sont, ajouta-t-il.

— Parfait !

— Dites à Sylvie de se mettre à l'abri des horions et des curieux. Vous, allez vous poster au fond du parc, dans le petit chalet qui domine le mur donnant sur la campagne. Moi, je me cacherai derrière la charmille. Tout à l'heure, vous verrez mademoiselle Dahun passer devant vous et se rendre à la porte bâtarde où elle attendra un individu. Vous ne bougerez pas ; mais, quand elle reviendra avec cet individu, vous vous avancerez par derrière et vous le mettrez en joue. Je ferai de même en avant. Quand vous m'entendrez dire : « Rendez-vous ! » vous crierez : « Halte-là ! » Ils seront pris entre deux feux et ils se rendront. Nous les enfermerons en lieu sûr et vous irez chercher le commissaire de police.

— C'est entendu, monsieur. »

James disparut de la fenêtre comme un héros de pantomime. Malgré ces précautions, Angélique ne put se décider à affronter la solitude dans sa chambre et Robert se vit obligé de l'aider à descendre par l'échelle, ce qu'elle fit avec une légèreté remarquable. Il n'y a que la peur pour délier les jambes.

Robert éteignit les lumières, referma les persiennes sur la fenêtre ouverte et, revolver en main, se hâta vers la charmille, suivi de la baronne.

Sylvie, voyant que Madame entendait partager les dangers de son amoureux, se cramponna à James qui se résigna facilement à l'emmener au chalet.

Tout était rentré dans le calme et le silence. C'était merveille que la Séverine, plongée sans doute dans ses comptes, n'eût rien entendu.

Le piège était tendu ; le gibier s'y laisserait-il prendre ? encore une petite heure et on en aurait le cœur net.

Ce ne fut pas sans effroi que madame de Noyal se blottit, à côté de son fiancé, à l'endroit même où l'assassin de Jeanne Caristie s'était aposté pour tirer sur sa victime.

Elle se serra, tremblante, contre Robert, et lui dit tout bas :

« J'ai peur ! cet homme doit être un bandit déterminé... »

— Les bandits se rendent toujours quand ils ne sont pas en force. »

A une heure et demie, environ, ils entendirent le sable de l'allée craquer sous les pas d'une personne arrivant de la villa.

Grâce au clair de lune, ils distinguaient parfaitement, à travers le feuillage, la Séverine, qui marchait sur la pointe des pieds.

Elle était d'une pâleur livide. En passant devant la charmille, elle s'arrêta, et ils l'entendirent pousser un : « ah ! » qui leur fit craindre d'abord d'avoir été découverts.

Un sanglot déchirant suivit cette plainte.

La sœur du marquis de Chénérailles s'éloigna lentement, semblable à lady Macbeth, errant la nuit dans son domaine.

L'heure approchait.

Robert fit comprendre à Angélique la nécessité où il se trouvait de s'éloigner d'elle pour son embuscade. Le dos courbé, il s'avança sous les arbres et arriva ainsi à un tournant d'où, abrité, il pouvait voir arriver les scélérats.

Le marquis de Chénérailles était exact à ses rendez-vous. A deux heures cinq minutes, il s'engageait dans l'allée principale, accompagné de Sévère. C'était le moment d'agir.

James, fidèle à la consigne, venait de descendre du chalet. A grandes enjambées, il accourait par derrière.

Robert se démasqua. Il n'était plus qu'à vingt pas du marquis.

« Rendez-vous ! cria-t-il en le mettant en joue.

— Halte ! fit James, d'une voix de tonnerre. »

Le marquis s'était retourné vers l'Anglais. Il n'hésita pas à défendre chèrement sa vie.

Le bandit tenait, dans sa poche, un revolver armé.

« Je me rends, dit-il en s'avançant d'un pas rapide vers James.

— Halte ! répéta ce dernier. »

Le marquis fit un bond de côté et distribua en avant et en arrière ses six coups de revolver.

Robert ne fut pas atteint, mais James, éraflé à l'épaule gauche par un projectile, poussa un cri de douleur.

Une détonation retentit. Le marquis roula, foudroyé, sur le sol.

Deux femmes accoururent : la baronne, tremblant pour Robert, et Sylvie, pour James.

A la vue de son frère, étendu, la tête fracassée, Sévère s'était évanouie.

« Je suis touché, dit James, mais le gredin a son compte. »

Ils transportèrent l'intendante dans la remise, et l'y enfermèrent à clé. Ainsi qu'il était convenu, James, sans prendre le temps d'être pansé, courut chercher le commissaire de police.

Ce magistrat n'arriva qu'à cinq heures du matin, avec son secrétaire, deux inspecteurs et un médecin.

Il constata la mort du marquis et confia Sévère, qui s'était ranimée toute seule, à la garde des agents.

Après avoir dressé un long procès-verbal des faits, tels que les acteurs du drame les lui rapportaient, il se décida à fouiller le cadavre.

Le marquis était porteur d'une lettre qu'il avait reçue le soir même et qui fut suffisante pour établir son identité. Elle émanait d'un dangereux récidiviste, nommé Renard, lequel, ayant eu l'idée d'aller flâner, un dimanche, à l'Exposition de peinture, y avait reconnu, au portrait signé : Cadornac, l'ami Dahun, un ancien compagnon, échappé, comme lui, de Nouméa.

Toutes les pièces comptables et particulières, qui se trouvaient dans le secrétaire de l'intendante, furent saisies, y compris la lettre signée : « M. de C. », si utile à l'éclaircissement du crime de la villa des Roses.

Sévère Dahun subit un commencement d'interrogatoire. Elle ne fit que des réponses incohérentes.

Au moment où le commissaire de police allait l'emmener, elle demanda la permission de passer dans sa chambre pour revêtir un manteau. Le magistrat y consentit, espérant la surprendre au moment où elle essaierait de faire disparaître quelque pièce compromettante.

D'un mouvement rapide, Sévère s'empara d'une fiole cachée dans le placard où elle fouillait, l'ouvrit et y prit un flacon.

Les agents se jetèrent sur elle. Ils arrivèrent trop tard :

« Je n'ai pas deux minutes à vivre, leur dit-elle, mais j'échappe à l'échafaud et c'est tout ce que je veux. C'est moi qui ai tué autrefois Jeanne Caristie. C'est moi qui viens d'essayer d'empoisonner la comtesse de Noyal.

— Je vous pardonne, » murmura la comtesse, glacée de terreur par cette scène effroyable.

Son frère, le faux marquis, était déjà mort dans des convulsions horribles.

On ne les a ni jugés ni condamnés. A quoi bon ? La comtesse n'a pas réclamé ce qu'ils lui avaient volé.

L'instruction s'est faite sans bruit, mais elle a été sérieuse : plus sérieuse que certains verdicts rendus par douze jurés.

C'est l'opinion publique, c'est la presse tout entière, qui ont proclamé l'innocence d'Angélique et cette absolution vaut mieux qu'un arrêt d'acquiescement.

Au lieu d'aller se cacher à Venise pour se marier sous les voûtes de Saint-Marc, elle a épousé à la Madeleine, en plein Paris, Robert qui ne regrette rien et qui est le plus heureux des hommes.

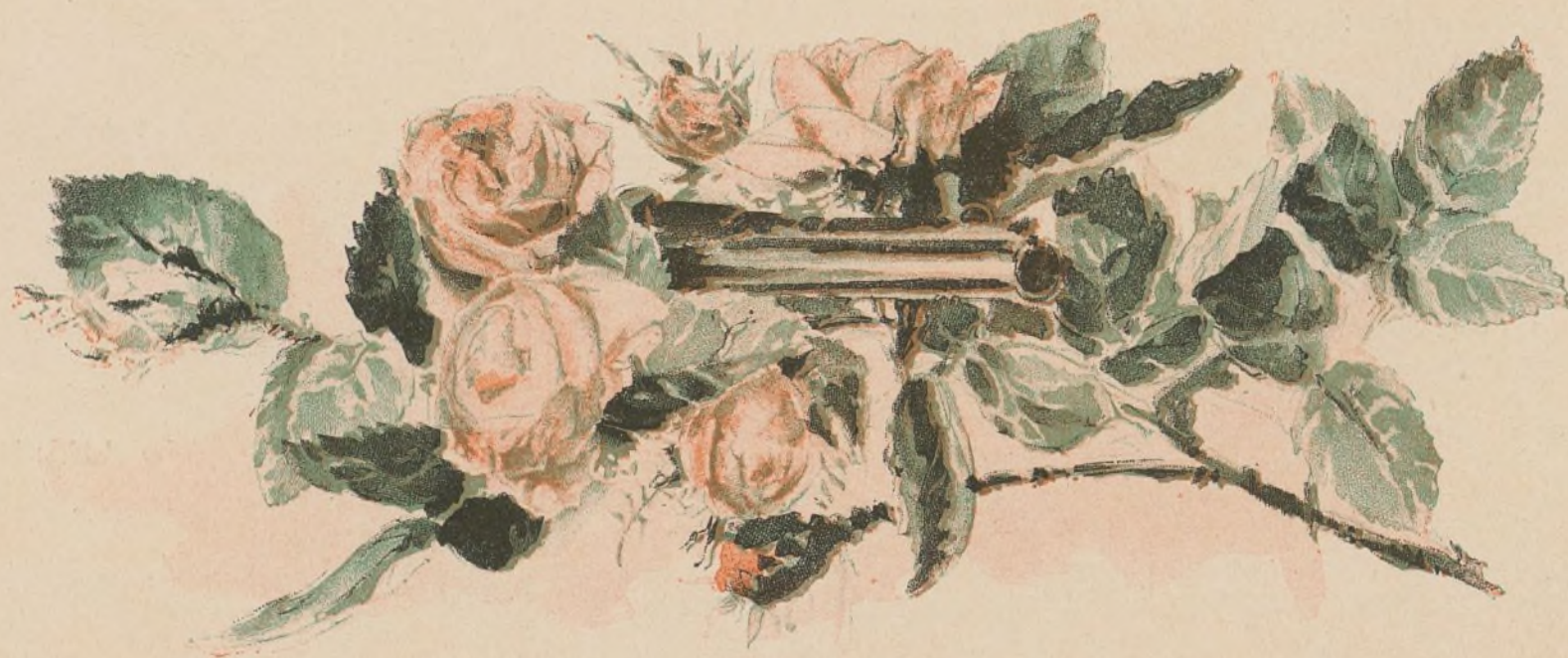
Le mot de la fin a été dit en sortant de l'église par le peintre Cadornac, auteur du portrait du faux marquis :

« Quelle réclame pour mon tableau de l'Exposition universelle de 1889, s'est-il écrié après la cérémonie. J'ai peint cet affreux marquis, mais j'espère bien peindre aussi les nouveaux mariés et vous verrez quel succès ! »

F. DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

FIN





[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

LA FÊTE DU PATRON

Ayuntamiento de Madrid

Urbain l'Invincible

Par Paul Foucher.

ÉTRANGE ! Urbain est invincible et il n'est pas du Midi. Je le blague déjà ; donc, il est mon ami. Excusez-moi de vous le présenter vêtu d'un simple caleçon de lutteur.

Urbain a l'œil vif, le nez aquilin, des dents de loup, les cheveux en brosse et des biceps, et des pectoraux ! Un mètre trente



detour de poitrine, chère Madame... Je n'insiste pas. J'ajoute cependant qu'Urbain est un grand cœur, mais sans pouvoir dire combien il a de tour de cœur. Vous faut-il un défenseur vaillant ? Faites un geste d'appel suprême... Urbain accourra, prêt à la lutte... Tout pour les dames !

Je l'ai connu dans un bureau de journal boulevardier. Il causait avec quelques gens de lettres ; et, sans cesser de deviser des faits du jour, il sortait machinalement de son gousset des pièces de dix centimes

qu'il coupait, d'un coup sec de ses canines, comme de simples pastilles de chocolat. Parfois, un secret instinct l'avertissant sans doute qu'il faut éviter de tomber dans la banalité, il prenait un décime entre ses deux pouces et ses deux index et, distraitemment, il en faisait un petit cornet. Ses interlocuteurs ne s'en étonnaient pas. Souriant et courtois, distingué même, il crachait du cuivre. Un jeune romancier entra.

« Bonjour, Urbain... »

— Bonjour, Oscar. Ça va toujours ?...

— Pas mal... Mais je suis un peu engourdi... J'aurais besoin d'exercice... »

Urbain se leva, prit le jeune rédacteur et se mit à jongler avec, délicatement, évitant de le chiffonner. En l'air, Oscar souriait, plein de confiance, se sachant en bonnes mains. Voltige excellente, hygiénique ; rien de meilleur pour faire circuler le sang.

Oscar revivifié, Urbain le remit sur ses pieds :

« Merci, dit Oscar. »

— A ton service », dit Urbain.

On causait d'attaques nocturnes. Urbain, tranquillement, plaça son mot :

« Mon Dieu, murmura-t-il d'un ton doux, je ne sais pas pourquoi l'on s'en émeut tant quand il est si simple de s'en préserver. Un rôdeur vous attaque : vous lui donnez, sous le nez, un coup de poing qui lui broie la mâchoire supérieure. Vous le chargez alors sur votre épaule et vous l'emportez chez un pharmacien. S'il est mort, le pharmacien le constate, vous prévenez le

poste et tout est dit ; mais, s'il respire encore, on le soigne. En ce bas monde, il faut être humain, et l'arnica n'est pas fait exclusivement pour les caniches. »

Urbain a de l'instruction. Il est presque riche et sera probablement millionnaire un jour.

C'est un lutteur amateur. Il a pour principe que le coup de poing est l'ami de l'homme. Si vous lui inspirez de la sympathie, il vous dira d'un ton courtois :

« Flanquez-moi donc quelques bons renforcements, en pleins pectoraux, de toute votre force !... Allez-y carrément, comme un tigre ! Tapez sur la poitrine, sur l'épaule, sur le bras ! Mes muscles aiment ça... »

Puis il ajoute, gracieux :

« Plus vous tapez fort, plus vous aurez de chances de vous décrocher les phalanges et de vous fouler le poignet droit... »

On tape, on se fait mal, il sourit :

« Enfant, dit-il, vous ne savez pas lancer un coup de poing. Je vous demande du poivre rouge et vous me donnez du jujube. Voilà comment cela s'applique. »



Alors, tranquille et discret, il défonce une porte ou fend une table de chêne. Puis, dédaigneux :

« Ça, du chêne ? C'est du papier mâché... Le poing y entre comme dans du beurre... Parlez-moi d'un bon bloc de marbre massif ! C'est là-dessus qu'on a du plaisir à taper, à faire rebondir ses os. Mais cette porte, cette table ! Ça fait pitié ! Les ouvriers ne fabriquent plus aujourd'hui que de la menuiserie de myrmidon. Camelotte ! Camelotte ! »

Comment Urbain est-il devenu invincible ? Demandez-le lui et il vous répondra :

« Rien n'est plus simple : C'était en 1870, par une belle soirée d'été... J'étais jeune, — 16 ans, ô Roméo ! — j'étais mince, j'étais élégant et je regardais, sous les étoiles, la sortie de la *Reine Blanche*. Un rôdeur de barrière voulant humilier mes souliers vernis, vient me marcher sur le pied. Je l'appelle poliment voyou. Il hèle des camarades qui se ruent sur moi, le couteau à la main. En quelques secondes, je reçois quatorze coups de surin. On me ramène chez ma mère. J'étais comme mort et, pendant six mois, je dus garder le lit. Je suis bon garçon, mais vindicatif. Les

voyous avaient fait de la peine à maman et je n'aime pas ça. Alors, j'ai eu l'idée de prendre ma revanche. L'estomac était bon, la poitrine solide. Dès que j'ai été sur pied, je me suis mis à manger du bifeck cru et à faire des poids. J'ai appris la boxe, la lutte, la savate. Je puis maintenant, de temps à autre, me payer un petit tour de boulevards extérieurs ou de bois de Boulogne vers les



deux heures du matin. Je laisse passer ma chaîne de montre. Il y a des gens que ça tente, les métaux précieux. Je les vois venir et je pense à part moi : « Voilà des gourmands qui vont goûter de mes croquignolles ». Je m'arrête. Ils croient que j'ai peur. Ils tombent sur moi. Alors, c'est une marmelade. J'ai un *coup simple dessous* au creux de l'estomac qui vous étend son homme sans qu'il ait le temps de faire : *couic!*... J'ai également un *coup de poing de côté* sur la mâchoire

inférieure qui la sépare radicalement de sa compagne. J'ai de jolis *coups de pieds bas*, sur le tibia, qui le cassent comme du verre. La boxe est une très belle science, très intéressante, très morale. On ne la cultive pas assez. Quoi de plus agréable, pourtant, que de se dire : « En voilà un qui voulait me trouver la peau par amour du lucre. Il a maintenant deux côtes enfoncées. Ça lui servira de leçon. Quand il sera rétabli, il renoncera à attaquer les passants, il se mettra à exercer un métier honnête, ouvrier de portières ou ramasseur de bouts de cigares et il sera considéré dans son quartier. » Régénérons ! Moralisons !

Un œil au beurre noir est quelquefois le commencement de la sagesse... »

Parfois, Urbain va faire un tour dans les bals de barrière. Les municipaux le connaissent :

« Subséquemment, se disent-ils entre eux, que voilà monsieur Urbain qui entre... qu'il va en démolir une demi-douzaine... que ce sera toujours ça de moins et que c'est le moment de fermer la paupière et d'aller, dehors, fumer une cigarette. »

Il y a quelques années, ça ne ratait pas. Entrée d'Urbain, valse, quadrille ; puis, tout à coup, grand brouhaha, et la vraie danse commençait. Jambes brisées, bras cassés, épaules luxées, nez écrasés, mâchoires fracassées. Les municipaux rentraient et menaient les blessés au poste, où on les passait à tabac pour les remettre. Aujourd'hui, c'est fini de rire. Urbain est connu dans les bals. Quand il y pénètre, les escarpes, impressionnés, lui font le salut militaire. Quelques-uns de ceux qu'il a endommagés sont devenus ses amis respectueux et dévoués. Il y en a qui s'écrient :

« Il est susceptible, mais c'est un rupon. D'un seul coup de poing, il m'a fait cracher le sang pendant trois mois... On dira de lui ce qu'on voudra, mais n'empêche que c'est un frère !... »

Urbain est gai. Il a des coups joyeux tout à fait inattendus et

qu'il décrira un jour où l'autre, dans sa *Méthode de pavé* — un livre des plus curieux que Paul Nadar illustrera de photographies instantanées.

En voici deux, le coup de la blouse et le coup du veston :

Coup de la blouse : Un individu en blouse, que l'on croise en chemin, devient tout à coup familier et se sent attiré irrésistiblement par votre porte-monnaie ou par votre épingle de cravate. Vous l'attendez de pied ferme — le pied ferme est indispensable. D'un mouvement rapide, vous saisissez sa blouse par le bas, vous la lui ramenez par-dessus la tête, vous l'en coiffez comme un faucon et vous nouez sous le menton les deux bouts de ce vêtement démocratique. L'homme est dans le sac, dompté. Alors, de la main droite, vous le maintenez coiffé, tandis que, du poing gauche, vous lui caressez vigoureusement le bec. Inutile de vous presser ; vous pouvez prendre votre temps, taper à votre aise et même accompagner cette correction de quelques réflexions morales empruntées aux meilleurs auteurs. La leçon, très frappante, ne peut manquer de causer à votre agresseur une vive et salutaire impression.

Coup du veston : Vous êtes attaqué par quelqu'un de chic, par un rôdeur en veston, par un de ces dandys qui s'habillent chez les grands tailleurs de la Villette et de la plaine Saint-Denis. Prompt comme l'éclair, vous saisissez les parements de son veston et vous lui rabattez, en deux temps, le vêtement dans le dos, à la hauteur des coudes, ce qui lui emprisonne solidement le haut des bras. Le veston joue admirablement le rôle de camisole de force. Alors, si vous avez une canne solide, vous pouvez vous exercer, lancer vos coups en donnant toute votre allonge, selon le système de Larribeau, de Chanderlot et de Charlemont. L'adversaire fera de vains efforts pour se dégager. Peut-être vous appellera-t-il lâche, car les coups de canne sur la mâchoire sont durs à avaler quand on est mis dans l'impossibilité de se défendre. Vous vous laisserez insulter, mais sans cesser de taper en choisissant l'endroit. Il est rare que l'agresseur persiste à crâner dans ces conditions éminemment désavantageuses. Si votre canne se casse, car il y a des rôdeurs qui ont la tête dure, un joli coup de pied tournant, le coup de pied du chausson marseillais, étendra fort élégamment le souteneur sur le sol. La boxe française, combinaison intelligente de l'ancienne savate et de la boxe anglaise, vous offre toute une série de coups que vous pouvez fignoler à loisir contre un adversaire réduit au rôle passif de mannequin. *All right!*

Shakespeare nous montre Richard I^{er} se faisant aimer d'une jeune princesse pour avoir fait vaillamment le coup de poing



devant elle. Urbain est subjuguant, mais chaste. Il n'abuse pas de son prestige. C'est un mari modèle; et, s'il passe parfois la nuit dehors, c'est pour contusionner le crime, pour protéger l'innocence, pour défendre la vertu que le vice se plaît à opprimer. Le cœur d'Amadis dans le thorax de Milon de Crotone!

Ses aventures sont innombrables. Le soldat marche au canon. Urbain marche au cri du faible. Passants défendus contre les rôdeurs, femmes protégées et ramenées chez elles avec une courtoisie dix-huitième siècle, enfants soustraits aux violences des mauvais garnements, c'est toute une épopée. Quand une charrette est embourbée, il ne manque jamais, même s'il vient de revêtir un costume neuf, de la sortir de l'ornière en lui donnant le coup d'épaule de Jean Valjean. Il tire d'affaire le charretier; mais, si celui-ci a été brutal avec son cheval, Urbain lui administre généralement une raclée au cours de laquelle il lui rappelle les termes de la loi Gramont.

Urbain, en effet, adore les animaux. Il a rapporté sur ses épaules, en plein jour, à travers Paris ébaubi, une chèvre qui avait eu le pied écrasé par une voiture. Il l'avait achetée à l'un de ces chevriers, en béret pyrénéen, qui promènent par les rues, au son de la flûte de Pan, leur petit troupeau qui déambule en machonnant de vieux débris de journaux ramassés sur les trottoirs. Ce pâtre se lamentait devant sa bête tombée boiteuse.

« Vends-la moi, dit Urbain... Je la panserai, je lui mettrai une jambe de bois et, dans un mois d'ici, elle courra sur les gouttières. »

La chèvre fut baptisée *Banban*. Elle est depuis longtemps rétablie, elle donne d'excellent lait, et elle est nourrie de cœurs de laitues et de bottes de carottes; ce qui ne l'empêche pas de brouter la garde-robe d'Urbain, ses pantalons d'été et ses chapeaux de paille.

Banban est d'ailleurs savante. Quand Urbain s'ennuie, il dit à sa chèvre :

« Allons, Banban, une petite partie?... »
Et tous deux font un domino.

Dans la rue, à toute heure, Urbain est généralement accompagné d'un défenseur vaillant et charmant. C'est un minuscule griffon écossais, haut de vingt centimètres, long de trente centimètres, queue comprise, couvert d'une épaisse toison de poils café au lait qui balaient les trottoirs et lui couvrent les yeux, qu'il a magnifiques.

On a vu des toutous faire du trapèze, tirer des coups de fusil ou jouer du bâton.

Le griffon d'Urbain boxe et lance des coups de patte.

Si vous faites mine d'attaquer son maître, il s'assied, se dresse sur son séant, vous regarde avec des yeux de flamme, tombe en garde et simule, avec ses pattes de devant, les principaux coups de la boxe française.

S'il voit que vous ne prêtez aucune attention à son terrible défi, il reprend la position normale, se dirige gravement vers vous et vous décoche un coup de patte de derrière.

Tout, dans son attitude, vous crie, ou plutôt vous aboie :

« Viens-y donc, grand lâche! »

Le griffon d'Urbain ne craint rien. Il défierait les champions du monde entier. Il regarde d'un œil tranquille les plus robustes lutteurs de profession. Quoique bien élevé, il lui arrive de flairer

le bas de leur pantalon; et, superbe, de lever la patte, faisant pleuvoir sur leurs bottines quelques gouttes de son dédain.

Urbain cherche partout, depuis longtemps, jusque chez les marchands de vins, jusque dans les baraques de lutteurs, quelqu'un de plus fort que lui.

Il ne le rencontre pas, et ça le rend mélancolique; car Urbain est un modeste et sa gloire lui pèse. Il est las de s'entendre appeler *l'Invincible*.

Il crut un jour avoir trouvé son maître dans un garçon boucher qui promenait, à bras tendu, au-dessus des verres d'un comptoir, un poids de quarante. Urbain prit le même poids de quarante par le rebord, entre le pouce et l'index, posa sur le dessus du poids, comme sur une légère soucoupe, un verre plein de petit bleu, porta la santé des assistants à bras tendu et vida son verre d'un trait en continuant de se servir du poids comme de soucoupe.

Le garçon boucher était émerveillé. Il s'écria :

« Nom d'un nom ! Boulanger n'en ferait pas autant. »

Puis, avec la conviction d'un athlète antique acclamant Dioclétien ou Maximien :

« C'est empereur que vous devriez être ! Si vous vouliez faire un coup d'État, les garçons bouchers sont vos hommes... »

Urbain aime les calembours :

« Merci, mon garçon, dit-il... Je ne fais pas de *Coup d'état*. »

Il arrive toujours à Urbain des aventures extraordinaires.

Certain soir, très tard, il se promenait au bois de Boulogne. Un coup de feu part d'un taillis, sur sa droite. Urbain bondit et lance, au hasard, un formidable coup de poing qui fracasse quelque chose dans l'ombre, puis il allume une allumette. Un homme du monde gisait, étendu. C'était un financier qui, n'ayant pu payer ses différences à la Bourse, venait de se loger une balle dans la tête. Il avait attendu que quelqu'un passât, afin que son corps ne séjournât pas dans le taillis.

Urbain eut un moment de crainte. Il se demanda si le financier ne s'était pas raté et si ce n'était pas son coup de poing qui lui avait fait sauter la cervelle. Heureusement, ce coup de poing n'avait fracassé qu'un jeune bouleau. La conscience d'Urbain resta donc blanche et sereine.

Il y a quelques mois qu'Urbain n'est plus attaqué quand il rentre chez lui le soir. C'est une véritable déveine, mais ça ne peut pas durer. En attendant, il continue de s'exercer. Il se durcit les poings en les cognant sur un bloc de marbre, jongle avec des poids de quarante, avale des gigots entiers à son déjeuner et simule, sur ses amis, au dessert, un coup droit simple très élégant « qui fait jaillir les deux yeux ». Il pourra dire au premier qui l'attaquera :

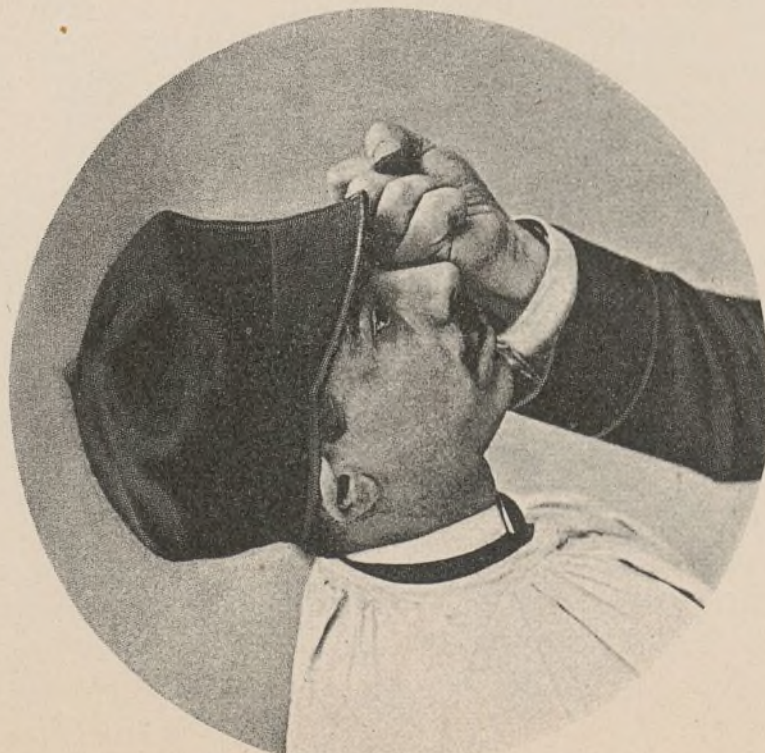
« Mauvaise idée que tu as là, mon vieux... »

Il y a tant de gens qu'on peut dévaliser sans danger... Mais s'en prendre à Urbain, c'est n'avoir pas de chance...

La dernière fois qu'Urbain a été attaqué, c'est à Marseille, par une bande d'Italiens. Il en a fait une bouillabaisse. A Paris, Urbain est déjà d'une force incomparable; zuze un peu, mon bon, de ce que doit être la force d'Urbain... à Marseille !

PAUL FOUCHER.

(Clichés de Paul Nadar.)





LE CRACK

PAR PAUL DEVAUX

Après le souper, la nuit qui précéda le grand jour du Prix du Gouvernement, Thos Saddler, le grand entraîneur, dit au head-lad Cutling :

« Je veillerai dans la buanderie. »

Cutling était le bras droit de l'entraîneur, son factotum. Saddler ne pouvait être avec les soixante chevaux qu'il entraînait de cinq heures du matin à huit heures du soir. Tandis qu'il faisait sa correspondance avec les sociétés de sport pour les engagements et les forfaits, tandis qu'il étudiait le *Bulletin des Courses*, qu'il assistait aux réunions, Cutling le remplaçait pour les distributions de nourriture, la surveillance du travail et l'ordonnance générale de l'écurie.

Un cerveau puissamment organisé que celui de ce head-lad; aucun détail d'administration ne lui échappait : c'était sous ses yeux que se rédigeait le livre d'inscription des suées, des galops, des sorties d'écurie, des doses de médecines prises par chaque cheval. Au moyen de cette comptabilité hippique, chaque bête avait son compte, et le cheval ne parlant pas pour réclamer, le livre faisait foi de l'égale répartition des soins donnés.

Lorsqu'il recevait de son patron l'ordre de préparer la buanderie, Cutling savait ce que cela signifiait. Saddler parlait peu, et il aimait à être compris sans explications.

La nuit qui précédait les épreuves importantes, la buanderie, une petite annexe des bâtiments de la cour centrale, changeait de destination. Le head-lad allumait un feu de rôtisseur sous le haut manteau de la cheminée, une flambée de bûches énormes qui devait durer jusqu'au matin.

La porte et les fenêtres de l'annexe étaient maintenues ouvertes, afin que l'œil et l'oreille du maître fussent avertis de ce qui se passait à l'extérieur, et Saddler s'y installait pour y bivouaquer. Ces nuits-là, personne ne dormait dans l'écurie, le dernier des grooms devait suivre l'exemple du training. Cutling divisait le personnel en patrouilles, le réfectoire était transformé en poste-vigie : la garde descendante y attendait le retour de la garde montante en dégustant les grogs et les dumplings livrés aux amateurs jusqu'à l'indiscrétion. La consigne était de veiller autour des bâtiments et d'écarter tout individu suspect ; car, à la veille d'un prix important, lorsque les paris faits sur un cheval engagé sont trop forts, les bookmakers forment une coalition contre lui. Des spécialistes sont soudoyés pour se faufiler dans l'écurie, pour acheter la complaisance d'un palefrenier qui fera avaler au cheval une pilule fortement opiacée, ou qui mettra dans son eau de l'arsenic, du sublimé corrosif, ou un bon kilogramme de nitre dans la ration. En astreignant son personnel à rester une nuit sur pied, Saddler n'écarterait pas les *touts*, mais il empêchait les tentatives criminelles de la dernière heure ; les rondes étant contrôlées, ses gens se surveillaient mutuellement. Il raisonnait d'après cet

axiome : que les fraudes aiment le mystère, et il pensait juste.

Vers onze heures, après une dernière promenade aux lanternes dans les boxes, après avoir constaté que son crack, *Cheltenham*, reposait avec son mouton favori, après avoir fait coucher un lad en travers de la porte d'entrée, comme un nouveau Roustan, Saddler alla s'embusquer dans la buanderie en compagnie de sa pipe et d'une bouteille de Scotch whisky. Cutling le suivit. Sans qu'une parole eût été échangée entre eux, ils retournèrent gravement les baquets à lessive ; aux courses du printemps, ils y avaient découvert un espion payé par un syndicat de parieurs, pour sur-



prendre le secret de l'écurie dans un handicap. Saddler avait si rudement châtié le *tout*, qu'il avait été attaqué par ce dernier en police correctionnelle pour coups et blessures. Cette correction avait refroidi les zélés, car, cette fois, les baquets étaient inhabités. Saddler ouvrit aussi la porte d'une horloge monumentale, et vérifia minutieusement les profondeurs de la gaine. A la dernière veillée de la saison d'été, il en avait tiré un maigre gavroche parisien expédié par une agence de renseignements pour assister à une conférence de propriétaires. Interrogé sur ce qu'il attendait au fond de la gaine, le gavroche osa répondre « qu'il attendait le tramway ! » Cette saillie fit tellement rire le vindicatif entraîneur, qu'il oublia de gratifier le voyou de la taloche qu'il méritait.

Cette visite domiciliaire terminée, Thos s'assit le dos au feu, les yeux fixés sur la porte du box de *Cheltenham* ; il remplit son

verre d'eau pure, la coupa de whisky et bourra sévèrement une pipe d'écume enrichie de rubis et de brillants, un souvenir du duc d'Hamilton à propos de la victoire d'*Innisfail*, un poulain mal bâti, une tête de brochet, un dos court, une côte plate, une encolure trop droite, le rein mal attaché, les genoux creux, enfin cornard et panard ! Un vrai biquot, et le biquot les avait battus tous !

Cette pipe qu'il appelait : « la Duchesse, » il ne s'en servait que dans les nuits fameuses. C'était un fétiche, une idole. A travers les nuages qui s'élevaient de son fourneau, il entrevoyait le gagnant du lendemain. Tour à tour il y avait vu *Velleda*, *Boston*, *Antinous*, *Gaspardo*, *Richemond* et cent autres ; cette nuit, il voyait distinctement *Cheltenham*. *Cheltenham*, un fils de *Huxtable*, le huitième des fils de *Huxtable* qui faisait briller sur le turf la casaque tricolore : le « vieux cheval », comme il disait, et les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il parlait du « vieux cheval ». C'est que son existence était intimement liée à celle de *Huxtable*. *Huxtable*, c'était son début dans la vie sportive, le commencement de sa fortune ; sans *Huxtable*, il ne fût pas devenu Thos Saddler, le grand entraîneur.

Il était fils de John Saddler, le jockey célèbre mort si tragiquement dans le grand steeple de Liverpool ; aussi, sa mère, fille d'un entraîneur tué dans un galop, avait-elle songé à retirer son unique enfant d'une carrière aussi désastreuse pour les siens, en le plaçant chez un pâtissier de Londres, afin qu'il y apprit la cuisine. Mais le jeune marmiton témoignait peu de sympathie aux friçots, il mettait du poivre dans le *plum-cake*, du sucre dans l'*oxtail*, et ce vrai gâte-sauce lâchait l'office les jours de *racés* aux environs de Londres, pour suivre les chevaux sur la piste. Désespérée, la mère le fit entrer comme groom dans l'écurie de lord Gooseberry. De simple groom, Thos passa bientôt lad, de lad il devint petit jockey.

Lord Gooseberry était un grand seigneur qui n'entendait rien aux courses, mais qui ne s'en rapportait qu'à lui-même. Tous les propriétaires guignards sont ainsi faits. Aussi engageait-il ses chevaux à l'aveuglette, sans aucun profit, de sorte que des vainqueurs possibles devenaient entre ses mains des chevaux morts. Il avait acheté fort cher une des gloires du turf de son époque, *Huxtable*, une bête de quatre ans remarquable, une puissance d'arrière-main prodigieuse, un cheval qui, en plein galop, mesurait des foulées de sept mètres. L'animal pouvait poursuivre encore trois ans sa carrière en plat, il avait cent mille guinées dans les pattes : Gooseberry le fit dresser sur l'obstacle pour en faire un hunter ! *Huxtable* fit un pauvre sauteur ; il ne broussait pas l'obstacle, il le surmontait en cheval de cirque, et mettait quinze secondes de plus que les autres à franchir une haie. Très brillant pour un cross-country mondain, il ne valait rien en épreuve publique. Bref, tombé en de mauvaises mains, le cheval ne gagna plus un prix et devint vieux prématurément. Lord Gooseberry, qui avait la guigne à l'état aigu, l'envoya au chenil pour être abattu et donné en pâture à ses chiens (fox hounds). *Huxtable* avait pour compagnons d'écurie un chat et un agneau ; le chat et l'agneau suivirent le vieux crack dans la cour du chenil, lieu d'exécution de leur ami, et pendant que le piqueur chargeait son fusil pour tuer le pauvre animal, le matou et l'agnelet rôdaient autour de leur ami comme pour le défendre contre ses bourreaux. Tout ce que l'on tenta pour les écarter fut inutile, le félin et l'ovin continuèrent à se frotter aux jambes du vieux cheval, l'un

bêlant l'autre miaulant. Ils semblaient lui dire, dans leur langage de bonnes bêtes : « Tant que nous serons avec toi, il ne t'arrivera rien de désagréable. »

Sur ces entrefaites, le jeune Saddler vint à passer par le chenil, il vit ce spectacle navrant du condamné attaché au piquet fatal, il s'informa. Quand il apprit que Gooseberry avait ordonné de l'abattre, il se demanda si le noble lord n'était pas fou. On n'abat pas un cheval qui a coûté quarante mille francs et qui n'a pas une tare ! Il se rappelait les arrivées foudroyantes de *Huxtable*, à Sandown Park, à Kempton, à Doncaster, à Epsom, à Newmarket, il devait au vaillant racer une cinquantaine de guinées ; un parieur satisfait n'oublie jamais ces choses-là !

Par reconnaissance et par pitié, Saddler prit sur lui de faire surseoir à l'exécution et fut solliciter lord Gooseberry.

« Milord, lui dit-il, j'achète *Huxtable*. »

— Tu n'as rien, répliqua le lord.

— J'ai mes gages, riposta l'enfant, et j'abandonne une année de salaire pour avoir *Huxtable*.

— Prends-le, répondit le lord, mais que je ne voie plus cette bête à chagrins. »

Le soir même, le petit jockey, tout joyeux, emmenait dans une ferme voisine *Huxtable*, son chat et son agneau.

Plus tard, lorsque Gooseberry commença la vente de son *stud*, Thos fut chargé d'amener à Boulogne-sur-Mer un étalon anglais acquis par un propriétaire français et engagé spécialement dans une journée de courses de la saison balnéaire. Il faut croire que cet étalon avait la nostalgie du pays, car au tournant de la piste, en apercevant les dunes du Devonshire, au delà de la mer, il se débarrassa de son cavalier, quitta l'hippodrome, approche des falaises, en suit l'ourlet, cherche une pente praticable, s'y lance, gagne le rivage, prend le large et met le cap sur l'Angleterre ! Saddler, qui était libre ce jour-là, se promenait sur la plage. Il voit l'accident, saute dans une barque, vogue dans la direction du fuyard, l'atteint, saute en selle, saisit les rênes, le fait virer de bord et le ramène en France aux applaudissements des baigneurs que ce sport nautique ébahissait.

Cette aventure attira sur Saddler l'attention du propriétaire de l'étalon nageur, il lui demanda ce qu'il voulait en récompense.

« Rester en France, » répondit Saddler.

Il présentait qu'il ne ferait rien en Angleterre avec un maître aussi stupide que Gooseberry, et que la France était une terre vierge qui s'ouvrait au sport hippique.

« Je te prends chez moi, repartit le propriétaire.

— Oh ! dit Saddler, je ne suis pas seul : il y a *Huxtable*.

— Qui ça, *Huxtable* ?

— Mon vieux cheval.

— Amène *Huxtable*.

— Ce n'est pas tout, il y a Boletus.

— Un autre cheval ?

— Non, le chat de *Huxtable*.

— Soit, je recevrai Boletus.

— Bien ; mais il y a Pretty-Lamb.

— Un second chat ?

— Non, l'agneau favori de *Huxtable*.

— C'est tout une ménagerie, mon garçon.

— Je ne me séparerai jamais de *Huxtable*, affirma Saddler, et *Huxtable* ne viendrait pas sur le continent sans sa suite.

— C'est donc un prince du sang que ton *Huxtable* ?

— C'est un grand cheval, » répliqua le petit Saddler en se redressant orgueilleusement.

Les conditions du jockey furent acceptées ; c'est ainsi que *Huxtable*, Boletus et Pretty-Lamb furent admis à s'établir et à se reproduire sur la terre de France.

Depuis vingt ans que Saddler résidait à Chantilly, *Huxtable* s'était distingué comme reproducteur en donnant à l'hippophile qui lui avait sauvé la vie huit grands vainqueurs et un



nombre assez considérable d'honnêtes pouliches. Pretty-Lamb avait été rejoindre ses ancêtres au Walhalla des bêtes à laine, laissant une postérité moutonnaire qui broutait maintenant l'herbe de la prairie et qui causait l'étonnement des visiteurs surpris de rencontrer ce troupeau dans une écurie de courses. Boletus, à

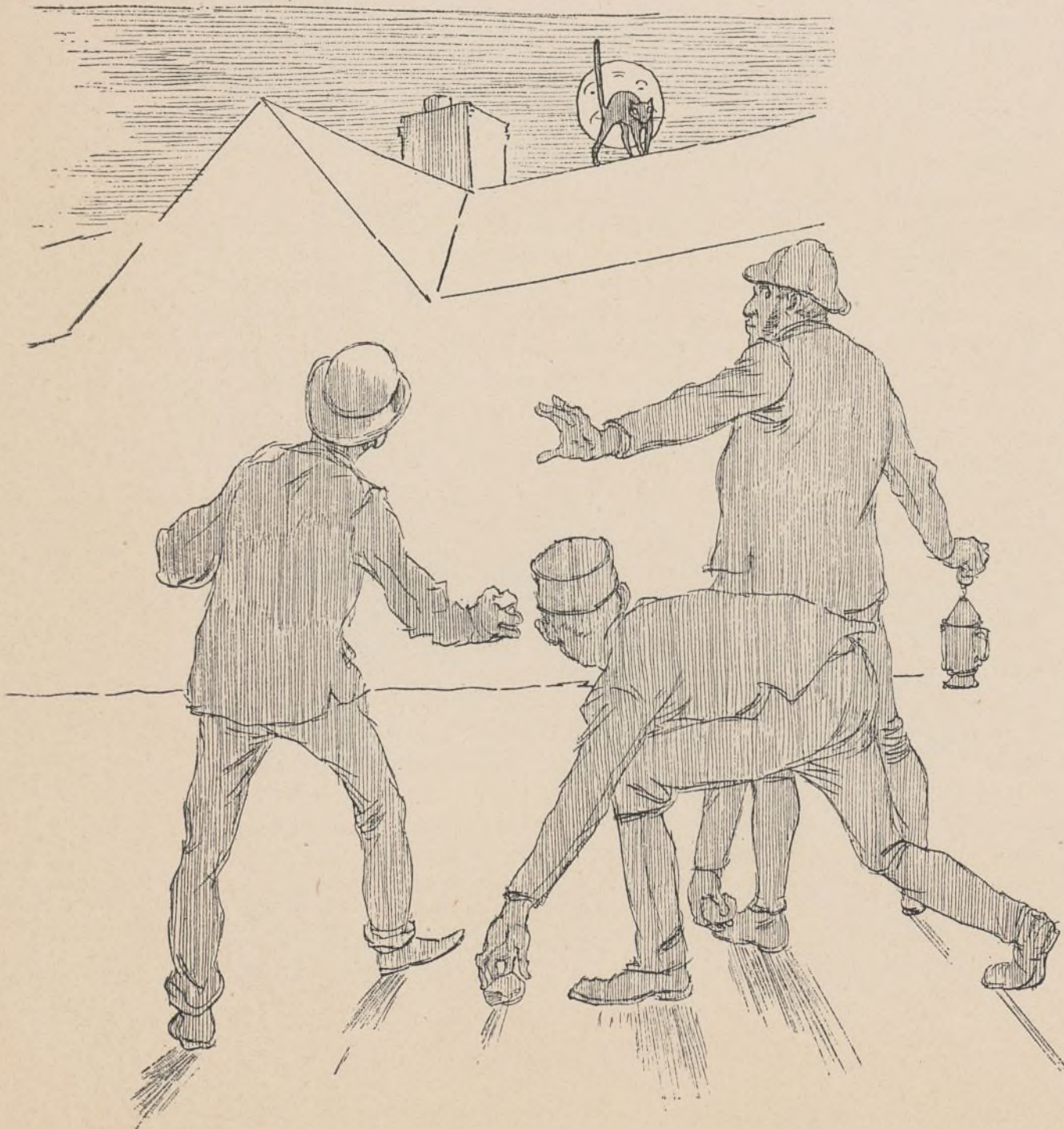
l'exemple de son ami, était devenu père d'une race innombrable de chatons, lesquels devenus grands se partageaient fraternellement la police intérieure et ratière des bâtiments. Saddler prétendait que le nombre des victoires d'une écurie est en raison directe du nombre de ses chats. Cette opinion n'a rien de para-



doxal. Les rats connaissent l'heure des repas, ils guettent le départ du palefrenier et s'introduisent par familles dans la mangeoire. Ils dévorent la ration des poulains, qui ne paraissent pas se soucier de cette invasion, mais qui ne touchent plus une nourriture sur laquelle un animal a soufflé. Le secret de l'entraînement est dans le sac d'avoine ; si le cheval ne mange pas, il ne travaillera plus. Pas d'avoine, pas de prix, le propriétaire peut en faire son deuil. Le chat, ennemi naturel du rat, est un auxiliaire d'entraînement indispensable, de même que le mouton, nourri de la provende que le cheval délaisse, en assure l'économie.

Ces grands principes, mis en pratique par Saddler, avaient assuré sa fortune. Et cela, malgré les revers de l'entraînement. Il avait à subir les mêmes pertes que les industriels d'un autre ordre. Des propriétaires lui confiaient des chevaux sans le payer jamais ; ils changeaient d'entraîneur, laissant des comptes de deux ans pour aller chercher crédit ailleurs.

Tout à coup, à l'extérieur, une fusée de rire troubla le silence de la nuit : les lads en faction avaient vu surgir sur l'arête des toits la tête d'un personnage effronté.



Saddler sauta sur une lanterne et sortit.

« Un tout ! » s'était écrié le lad qui l'avait signalé le premier.

Et tous ramassèrent des pierres sur le chemin pour lapider l'espion, mais lorsqu'ils se redressèrent pour lancer leurs projectiles, ils aperçurent un chat qui se profilait sur la lune, portant superbement sa queue comme voile en poupe.

Le fils de Boletus veillait.

La nuit se passa sans autre incident, l'entraîneur put rebourrer sa pipe et poursuivre sa rêverie.

Son écurie n'était pas surveillée comme de coutume ; il attribuait ce manque d'intrigues à la précaution qu'il avait prise le jour de l'essai. Huit jours auparavant, il prévenait le gardien du terrain de faire baisser les chaînes de la piste du Jockey-Club pour essayer *Cheltenham* contre *Stockwell*, un autre crack d'une écurie rivale qui s'annonçait bien.

Pour cet essai, Saddler, afin de tromper le jockey et les témoins sur le résultat de l'épreuve, avait fixé six kilos de surcharge dans le tapis de la selle. Il prenait cette précaution parce qu'il savait par un espion que Glaston, l'entraîneur de *Stockwell*, un vieux rouleur, surchargerait également son cheval dans la même intention. Dans cette épreuve secrète, *Cheltenham* avait nettement battu *Stockwell* de deux longueurs, et le jockey du premier avouait avoir dix livres en mains à l'arrivée. Les deux entraîneurs s'étaient séparés satisfaits. Glaston surtout, qui se figurait que son poulain portait seul un excédent de poids, se disait : « Si *Stockwell*, avec douze livres de surcharge, suit *Cheltenham* à deux longueurs, il le battra quand il courra de nouveau contre lui avec la même décharge. » Raisonement faux, puisque les deux bêtes avaient couru à poids égal. Les partisans des écuries rivales, informés du résultat de l'essai, nageaient dans la joie ; ils escomptaient la victoire du lendemain, ils contractaient des dettes, ils empruntaient sur leurs propriétés pour grossir leurs enjeux. Les bookmakers ayant deux favoris dans l'épreuve équilibraient leurs paris : les malins donnaient tous les chevaux sauf ceux-là ; les mieux renseignés donnaient du *Stockwell* à robinet ouvert. Les roués du betting ne mettaient pas en comparaison un cygne préparé chez Saddler avec un canard dégraissé par Glaston.

Tous les sportsmen qui tenaient un livre au Salon des courses marchaient pour *Cheltenham*, la race de *Huxtable* était indiscutable.

Cheltenham avait pour mère *Miranda*, une jument fameuse ; fille de *Dollar*, elle était de la descendance de *The Flying Dutchman*, l'un des premiers étalons anglais importés sur le continent, et portait sur le front, entre les oreilles et les yeux, les deux rudiments de cornes parfaitement indiqués, qui distinguent les produits de cette provenance.

Thos Saddler avait rusé pour obtenir ce croisement. *Huxtable* avait pour favorite une jument nommée *La Louvière*, aussi refusait-il toutes les poulinières qu'on lui présentait. Pour le rendre infidèle et obtenir le croisement qu'il souhaitait, Thos eut l'idée de se servir de sa passion. Il lui présenta *La Louvière*, et pendant que le cheval la regardait avec plaisir, il lui banda les yeux

et substitua vivement, à la favorite, *Miranda*, qui produisit *Cheltenham*. Ainsi le sang de *Dollar* et celui de *Huxtable* se trouvèrent alliés.

Cheltenham, produit combiné par l'inspiration de Saddler, devait la vie à ses parents et la naissance à son entraîneur. *Huxtable* était son père, mais Saddler était son créateur, et le training voyait dans l'avenir les descendants de *Cheltenham* remporter des victoires sur tous les hippodromes du continent et perpétuer la race qu'il aurait inventée.

Ce poulain prédestiné s'annonçait comme une des terreurs du turf. Durant la campagne de Normandie, il avait triomphé de tous ses concurrents, sur toutes les distances. Il tenait de son père ce galop calme et majestueux que les autres chevaux s'épuisaient

à suivre vainement. Saddler était fier de son poulain, il ne doutait pas de la haute célébrité qui l'attendait. Jamais il n'avait voulu laisser à un autre la gloire de le dresser. Il l'avait exercé au piquet, il avait placé sur son dos le premier surfaix, la première selle avec des torchons pendus de chaque côté pour l'habituer à l'attouchement des jambes du cavalier ; il l'avait assoupli lentement aux exigences du métier de coureur avec des délicatesses d'amante ; aussi, à deux ans, le poulain le récompensait de ses soins en lui rapportant quatre-vingt mille francs d'argent public. Et il ne s'arrêterait pas là.

L'entraîneur sentait ce que valait son produit, d'autant mieux que la possession de ce crack lui suscitait des menaces de mort, des offres perfides, de faux télégrammes, enfin des lettres ano-



nymes, cette plaie des écuries d'entraînement. Cela l'obligeait à une vigilance de tous les instants, à un assujettissement d'esprit assez semblable à celui d'un mari jaloux, avec plus d'acharnement, plus d'âpreté encore. *Cheltenham* ne représentait-il pas une partie des cent mille guinées restées dans les pattes de son père ?

A cinq heures, au petit jour, Saddler éteignit sa pipe et quitta la buanderie pour assister au branle-bas du matin.

Les patrouilles cessèrent, les chevaux sortirent de l'écurie sur deux files pour la promenade, les boxes furent nettoyées et l'entraîneur monté sur un hack suivit au pas ses pensionnaires et ses garçons. Il surveillait de près *Cheltenham*, descendant de quart d'heure en quart d'heure visiter les pieds du poulain, voir si quelque caillou ne s'était pas logé dans le sabot.

A la rentrée, pendant que les grooms s'occupaient du pansage, Thos fit remplir les seaux d'eau de pluie. Les seaux pleins, il y fit jeter des poissons vivants pour éprouver la pureté de leur contenu : la malveillance aurait pu tenter d'empoisonner le réservoir.

Vers dix heures, tandis que l'eau chauffait lentement au soleil et que les poissons se dégourdisaient dans les seaux, un gentleman très correct vint détourner Saddler de ses travaux. Ce dernier, voyant que l'inconnu s'avancait dans la direction des seaux rangés en ligne, sans y être prié, se lança au-devant de l'étranger pour en défendre l'approche.

L'autre ne s'offusqua pas de cette précipitation bourrue. Il prit son temps pour informer l'entraîneur du but de sa visite.

Saddler lui indiqua brusquement la buanderie et, pressé de retourner auprès de *Cheltenham*, le mit en demeure de s'expliquer rapidement.

Le gentleman venait savoir si *Cheltenham* courait sa chance, ou si son propriétaire le réservait pour une épreuve plus importante.

L'entraîneur était dans son droit s'il répondait à l'indiscret qui osait, avec cet aplomb, lui poser une pareille interrogation : « De quoi vous mêlez-vous, et que vous importe ? »

Mais Saddler, habitué aux démarches les plus extraordinaires, aux combinaisons extravagantes, ne s'émut pas ; par d'habiles questions il força l'inconnu à découvrir le mobile de sa démarche.

L'autre venait lui offrir cent mille francs, argent sur table, s'il donnait ordre au jockey de ne pas persévérer à l'arrivée.

L'offre était tentante : le prix ne rapporterait que quarante mille francs, les entrées comprises ; une différence de trois mille louis n'était pas à dédaigner, mais Saddler n'était pas l'homme des tripotages, son parti fut bientôt pris.

Néanmoins, il ne voulut pas laisser partir l'inconnu sans lui

faire payer l'audace de son insolente proposition. Le croire capable d'une tricherie, c'était l'insulter : il se vengea.

« Si j'acceptais, dit-il à son tentateur, je serais un malhonnête homme, car *Cheltenham* ne peut rien faire pour vous dans la course, il boîte bas depuis hier. »

Un éclair de satisfaction jaillit des yeux du gentleman ; il remercia Saddler et le quitta en le félicitant de son intégrité.

A midi, l'entraîneur se fit servir à déjeuner au milieu de sa cour ; à mesure que l'heure décisive approchait, il devenait de plus en plus nerveux, il refusait de s'asseoir à table avec sa famille, fuyait sa femme qui avait la fâcheuse habitude de lui souhaiter « a good luck » avant le départ pour la course. Le « good luck » de madame Saddler était fatal. Les jours de courses, Thos avait sa femme en haine.

La première année de son mariage, elle s'était avisée d'embrasser sur les naseaux un grand favori qui marchait au triomphe, et le grand favori avait ramassé les casquettes à la queue du peloton ! Thos, vexé de sa déconvenue, certifia que le baiser de sa femme avait ensorcelé le cheval.

Tandis qu'il donnait les ordres aux jockeys qui devaient monter pour lui dans les différentes épreuves de la journée, Cutling vint lui annoncer qu'un roulier l'attendait dans son bureau.

« Que le diable soit du roulier ! s'écria Saddler qui s'obstinait à demeurer dans la cour, en face du box de *Cheltenham*, qu'il vienne ici ! »

Cutling alla pour engager le roulier à venir trouver l'entraîneur, et revint dire que le roulier refusait de sortir du bureau.

Saddler entra en rage ; d'un coup de pied il fit sauter sa table et son couvert au nez des jockeys interdits. Il ne voulait pas laisser *Cheltenham* un moment seul. Il alla le prendre dans son box, lui passa un bridon, l'emmena avec lui vers la maison et l'attacha à la balustrade d'une croisée. Alors, il regarda si personne ne l'avait suivi jusque-là, et, rassuré, pénétra dans son cottage. Quelques secondes après, la fenêtre à laquelle le cheval était attaché s'ouvrait, et *Cheltenham* avançait curieusement la tête à l'intérieur du cabinet de son maître.



Le roulieur qui dérangeait Saddler était un gros homme trapu, couvert d'une blouse bleue à épaulettes brodées de fil blanc. D'épais favoris encadraient un visage joufflu; une casquette de toile cirée à galons, avec une visière rabattue sur les yeux lui donnait un faux air de poussah.

Thos dévisagea avec un sourire ce singulier bonhomme. Ce dernier, s'apercevant qu'il était deviné, leva sa casquette, et Saddler reconnut son collègue et son voisin, le gros entraîneur Pickles.

« Que veut dire cette farce, demanda Saddler ? »

— Cette farce veut dire que je suis ruiné, répondit Pickles, qui s'écroula sur une chaise en s'épongeant le front.

— Ruiné ?

— Hé oui ! ruiné, ruiné ! puisque *Cheltenham* ne court pas sa chance et que j'ai hypothéqué ma maison pour mettre dessus.

— *Cheltenham* ne court pas sa chance ! hurla Saddler en sursautant.

— Fais donc l'étonné, poursuivit Pickles, tu as traité ce matin avec une agence de paris pour laisser la course à *Stockwell*.

— J'ai traité avec une agence, moi ! master Pickles, vous êtes un menteur ! *Cheltenham* n'est pas un cheval de bookmaker !

— Oui, des grandes phrases, et l'on sable le champagne à l'hôtel d'Angleterre, on fête *Stockwell*, la bique à Glaston, et demain mes enfants n'auront plus d'abri.

— Tu m'embêtes avec ton Glaston, ton champagne et tes histoires de tipsters !

— Parbleu ! tu palpés cent mille francs pour perdre la course ; ma ruine ne te touche pas ! »

Un soufflet formidable retentit sur la joue de Pickles.

Saddler, blême de fureur, écumait devant lui.

« Oh ! fit Pickles en se caressant la joue, une canaille n'aurait pas frappé si fort. Et regardant à la fenêtre le cheval qui tendait l'encolure dans le bureau : C'est *Cheltenham* ? »

— Oui, c'est un vrai fils de *Huxtable*, il le prouvera tantôt, imbécile ! »

Cette gracieuseté s'adressait à Pickles, qui ramassa sa casquette tombée au contre-coup du soufflet.

« Sans rancune, dit-il en tendant la main à Saddler.

— Au revoir, monsieur le déguisé. »

Cette visite et la nouvelle qu'il venait d'apprendre rendit Saddler quinqué. Il retourna dans la cour en passant par la fenêtre, par crainte de rencontrer sa femme ; il rudoya son personnel et oublia de rentrer *Cheltenham* à l'écurie ; il le promena à sa suite, la bride passée au bras.

L'heure du pesage approchait, l'entraîneur se fit apporter une bouteille de vin blanc et des œufs frais. La bouteille qu'on lui apporta n'ayant pas son cachet de cire intact, il en fit prendre une autre. Il déboucha sa bouteille devant *Cheltenham* qui ne le quittait plus, il brisa ses œufs, s'assura de leur fraîcheur, sépara les blancs des jaunes, délaya les blancs et les battit dans un demi-litre de vin blanc. Ce breuvage préparé, toujours en présence du cheval qui suivait ce manège avec intérêt, Saddler tira de sa poche une feuille de papier spécial, la tourna en entonnoir, remit son mélange en bouteille et boucha soigneusement. C'était la

gourmandise réservée à *Cheltenham* un quart d'heure avant la lutte, pour l'encourager.

« Cutling, dit-il à son head-lad après ce travail de bar, faites sortir le vieux cheval et conduisez-le sur la pelouse, qu'il soit témoin de la victoire de son fils. »

Alors, on vit une chose curieuse, *Huxtable* quitta son box, suivi à distance de son inséparable Boletus, lent, caduc et vénérable ; le vieux chat accompagnait son camarade. A la porte de sortie, il avança prudemment le nez, mais n'alla pas plus loin, il s'assit sur son derrière, le suivit de l'œil et se pelotonna pour attendre son retour.

Trois quarts d'heure avant la course importante, Saddler fourra la bouteille du poulain dans une poche de son pardessus et se dirigea vers l'hippodrome, précédant son crack et repoussant du pied les pierres et les cailloux qui se présentaient sous les pas du cheval. Le jockey qui devait monter l'accompagnait dans le trajet, tout botté, la toque en tête, la casaque dissimulée sous un pardessus court.

« Ne vous promenez pas devant les tribunes, lui recommandait-il, restez au vestiaire des jockeys jusqu'au moment du départ. »

Ce jockey était un lad qui lui devait sa licence de monter, et dont la réputation commençait avec celle du cheval ; il était sûr de son honnêteté.

Il ne le fatigua pas d'observations.

Saddler ne lâcha le bridon de son poulain qu'à la sortie du pesage, puis il vint s'appuyer à la balustrade d'enceinte, près la tribune du juge.

Sur la pelouse, *Huxtable*, monté par Cutling, galopait au milieu de la foule, chassant devant lui les cuisinières poltronnes venues dans l'espoir d'augmenter leurs économies avec les bénéfices du pari mutuel.

Le départ donné, *Cheltenham* régla l'allure à sa guise, son compas s'ouvrait et se fermait mécaniquement avec l'aisance d'une charnière bien graissée. *Stockwell* s'acharnait à sa poursuite pendant que le fils de *Huxtable* s'étendait dédaigneusement en grand cheval, sans accélérer son train.

« Ah ! s'écriaient les petits jeunes gens qui ne se gênent pas pour manifester ouvertement leurs impressions, regardez donc *Cheltenham*, il gagne en se promenant ! »

Sur la pelouse, *Huxtable* prenait part à la course malgré les efforts de son cavalier qui tentait en vain de le retenir, le vieux cheval se rappelait les beaux jours de Doncaster, au temps de ses triomphes ; il suivait les racers en se maintenant à hauteur des premiers. Cette chasse en dedans n'était pas du goût des paisibles bourgeois empilés sur cinq rangs le long des barrières. Devant le galop du vieux cheval, tous s'enfuyaient et s'éparpillaient épeurés.

Quand *Cheltenham* eut dépassé le disque, aux acclamations de la foule, *Huxtable*, emporté par l'élan des dernières foulées, franchit d'un bond prodigieux la barrière de la piste, renversa quelques chapeaux et vint se mêler aux cracks du peloton ; puis, portant haut la tête, le jarret nerveux, il rentra derrière son fils par la porte des vainqueurs.

PAUL DEVAUX.

(Illustrations de Eugène Courboin.)

